QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 329 15 Septembre 1910 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

UNE CONFESSION RETENTISSANTE

Du Judaïsme à l'Eglise à travers le Spiritisme

Ces pages sont extraites d'un livre qui mérite l'attention des lettrés et des penseurs, LA SPLENDEUR CATHOLIQUE (*du Judaïsme à l'Eglise*) par Paul Lœwengard (chez Perrin). L'auteur, le romancier des *Fastes de Babylone* et le poète des *Pompes mystiques*, appartenait à l'Ecole symbolique et décadente, où il brillait. Cet Israélite, sans religion et d'esthétique amorale, traversa une crise de satanisme mystique ; mais la grâce le toucha ainsi que le témoigne cet ouvrage, *la Splendeur catholique*, dédié à Mgr Joseph Lemann et où, très sincèrement, ce « juif satanique, impie, sensuel, fou d'orgueil » — il se désigne ainsi lui-même — « s'efforce d'être aujourd'hui un chrétien soumis à Jésus Christ et à son Eglise ».

Ce chapitre, qui intéressera tout particulièrement nos lecteurs, les initiera aux tentations de l'art corrupteur et aux séductions de pratiques plus ou moins magiques dont a triomphé M. Paul Lœwengard. Nous prenons ce converti au moment où il rencontre celle à qui il se fiance et qui, d'une remarquable intelligence aussi, ne tarda pas à le suivre dans la voie de rédemption.

La Poésie, cette charmeuse, de sa clef d'or m'ouvrit le salon de la fière artiste. Elle n'eut pas le courage de m'en interdire plus longtemps l'entrée. D'ailleurs, à ses vendredis, je rencontrais des visiteuses. Cependant, parfois, nous étions seuls.

Alors, dans ce salon original où de l'encens fumait dans des cassolettes hindoues, mêlant son arome mystique au capiteux parfum des roses pourpres et des roses blanches qui, languissamment, s'ouvraient dans un large vase de cristal posé sur une console vénitienne, purement et ardemment nous sympathisions dans la ferveur de l'Art.

Je lui lisais des vers composés pour elle. Elle me lisait quelque poème du douloureux et passionné Albert Samain.

Pendant qu'elle récitait, je la contemplais fine, mince, hiératique, moulée en sa robe couleur de lilas où le soleil jouant dans un vitrail plaquait des reflets d'émeraudes et de rubis .. Et sans peine, la vision du poète s'évoquait pour moi.

Heures inoubliables d'un amour encore inavoué, émotions si intenses et si belles, votre souvenir n'a pas cessé de nous emplir de délices ! Vous fûtes nos fiançailles tacites et secrètes. Hélas ! pourquoi Satan s'acharna-t-il à les pervertir ?...

Mais Satan était chez lui dans ce salon. Ne me dominait-il pas depuis longtemps par le panthéisme et l'amoralisme, son corollaire logique ? Et elle, mon esthétique amie, les prestiges spirites ne l'avaient-ils pas détournée du catholicisme, sa religion ?

Or le spiritisme, je le sais aujourd'hui, a sa source dans l'Enfer. D'une immémoriale antiquité, ses miracles, ses apparitions, ses évocations, sont l'œuvre mensongère du Prince du monde.

Condamné par Moïse sous le nom « d'esprit de Python », anathématisé par l'Eglise dans la sorcellerie, la magie, la goétie, le spiritisme s'est pratiqué sous toutes les latitudes, dans toutes les sociétés secrètes, dans les anciens « mystères » comme dans nos arrière-loges maçonniques.

Simon le Mage fut un spirite comme Apollonius de Tyane, comme tant de faux prophètes.

D'illustres savants, après de nombreuses expériences, ont certifié la réalité des phénomènes spirites. Catholique, nous nous garderons d'y contredire : nous savons la puissance des démons. Nous ne nous étonnerons pas non plus des succès du spiritisme s'il est vrai, comme à certains signes on peut le conjecturer, que les temps de l'Antéchrist soient proches. Nous relisons ces lignes de Notre Saint-Père le Pape Pie X dans son encyclique *E supremi apostolatus cathedra :*

« Qui pèse ces choses a droit de craindre qu'une telle perversion des esprits ne soit le commencement des maux annoncés pour la fin des temps, et comme leur prise de contact avec la terre, et que véritablement *le fils de perdition* dont parle l'Apôtre, n'ait déjà fait son avènement parmi nous. »

Et les prodiges extraordinaires du spiritisme ne sont-ils pas annoncés par Notre-Seigneur lui-même dans ce verset de l'évangile de saint Matthieu : « Car il s'élèvera de faux Christ et de faux prophètes qui feront de grands prodiges et des choses étonnantes jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus mêmes. » (XXIV, 27.) Et encore : « Je suis venu au nom de mon Père et vous ne me recevez pas. Si un autre vient en son propre nom vous le recevrez. Toutes sortes d'imposteurs, de faux Christ et de faux prophètes opèreront des signes et des prodiges, et séduiront des âmes qui n'ont pas voulu se soumettre au magistère du Fils de Dieu. »

Mon amie qui était *médium*, basait sa foi sur des expériences : des esprits avaient répondu à ses interrogations, elle avait senti leurs attouchements, elle les avait vus, non pas seule, mais avec plusieurs compagnes, remuer violemment une table, la projeter contre le mur... L'âme de sa grand'mère avait parlé, etc.

Hallucination ! suggestion ! me crient les matérialistes et les sceptiques.

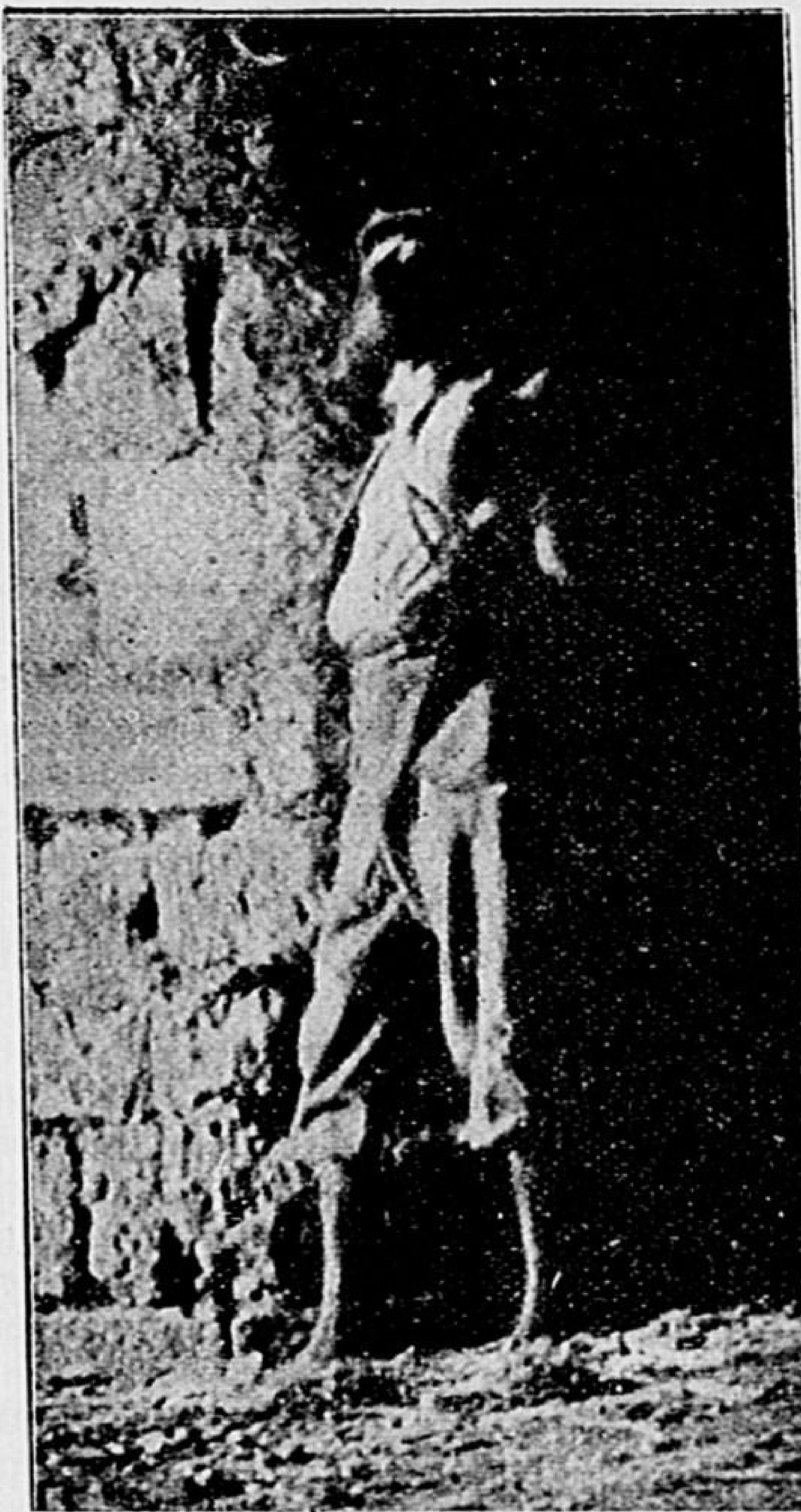
Je l'ai cru moi-même, alors qu'avec Renan ma raison rejetait *a priori* le surnaturel. Mlle S..., pourtant, je dus m'en convaincre, n'était nullement hallucinée ou suggestionnée.

Au reste, qu'étaient ces expériences auprès de celles des savants et psychiatres célèbres, des Luys, des Rochas, des Zœllner, des Gibier, des Lombroso, des Richet, des W. Crookes ?

M. W. Crookes, membre de la Société royale de Londres (l'Académie des Sciences d'Angleterre), membre de l'Institut de France, un des maîtres de la science moderne, chimiste et physicien de premier ordre qui a découvert le *thallium*, la matière radiante, le photomètre de polarisation, le microscope spectral, s'est exprimé ainsi sur le spiritisme : « Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est ».

Innombrables ont été ses concluantes expériences devant de nombreux témoins, médecins, savants, docteurs ès-sciences psychiques. M. Crookes a vu de lourds objets se mettant en mouvement, des chaises et des tables soulevées de terre, des personnes enlevées en l'air, des apparitions lumineuses de mains tantôt froides et glacées comme mortes, tantôt chaudes et comme vivantes, et serrant avec force la main de l'expérimentateur, l'apport de fleurs et autres objets dans une chambre dont les portes étaient hermétiquement closes et verrouillées...

Enfin qu'on lise la description par M. Crookes des séances de *matérialisation de Katie King*, description publiée dans les journaux d'Angleterre : c'est incroyable, c'est effarant. Le fantôme de cette jeune fille fut photographié par M. Crookes à l'aide de la lumière électrique.



PHOTOGRAPHIE D'UN FANTOME DANS UNE CAVERNE

Mais, demanderont certains, pourquoi ces phénomènes spirites, apparitions, lévitations, voix d'outre-tombe, seraient-ils d'origine satanique ? A quel critérium reconnaissez-vous la marque du Diable ou celle de Dieu ? Car enfin l'Ancien Testament, l'Evangile, la Vie des Saints sont remplis d'apparitions, de visions, de songes, d'élévations de personnes à plusieurs pieds au-dessus du sol, de conversations avec des esprits, etc.

La réponse est facile. D'abord le spiritisme nie l'autorité de l'Eglise. Tout chrétien qui se convertit au spiritisme rejette nécessairement l'enseignement infaillible de Rome. Comme le protestant, il écarte le Pape, la hiérarchie ecclésiastique, s'en référant à sa raison individuelle, à son orgueil, à son libre examen.

Mlle S..., qui jusqu'à sa dix-huitième année avait reçu l'instruction dans un pensionnat religieux, aussitôt qu'elle connut les livres spirites, qu'elle se fut imprégnée de leur doctrine et qu'elle se découvrit médium et commença ses expériences, abandonna le catholicisme et rejeta ses dogmes, sa morale et ses sacrements.

Voilà donc le premier effet du spiritisme : le spirite s'excommunie lui-même de l'Eglise.

Il n'en faut pas davantage pour qu'un catholique soit suffisamment renseigné sur son origine, lui qui récite chaque jour : « Mon Dieu, je crois fermement toutes les vérités que croit et enseigne votre sainte Eglise parce que vous les lui avez révélées et que vous ne pouvez ni vous tromper ni nous tromper. » Et sainte Thérèse dont la vie mystique fut comblée de tant de visions et de miracles, écrit : « Je tiens pour certain que Dieu ne permettra jamais au démon de tromper une âme défiante d'elle-même et si ferme dans la foi que pour un seul de ses points, elle serait prête à endurer mille morts... Elle a soin de se conformer en tout aux enseignements de l'Eglise, interrogeant dans ce but ceux qui peuvent l'éclairer. Elle est tellement attachée à son symbole que toutes *les révélations imaginables*, *vît-elle les cieux ouverts*, ne pourraient ébranler sa croyance *sur le plus petit article* enseigné par l'Eglise... Lorsqu'une âme ne trouve pas en elle cette foi vigoureuse et que ses transports de dévotion ne contribuent pas à augmenter son attachement pour la Sainte Eglise, je dis qu'elle est dans une voie pleine de périls. L'esprit de Dieu n'inspire jamais que des choses conformes aux Saintes Ecritures, et s'il y avait la plus légère différence, je croirais que ces choses viennent de l'auteur du mensonge, avec une conviction incomparablement plus ferme que je ne regarde mes visions comme venant de Dieu, quelque certitude que j'en aie. Cette divergence suffit à elle seule pour prouver d'une manière si évidente l'action du mauvais esprit que, si le monde entier m'assurait que c'est l'esprit divin, je ne le croirais pas (1) ».

Ecartons cependant l'autorité de l'Eglise. Au seul point de vue de la morale chrétienne ou même simplement spiritualiste, jugeons le spiritisme. « Gardez-vous des faux prophètes, lisons-nous dans saint Matthieu (ch. VII, 15) qui viennent à vous couverts comme des brebis et qui au dedans sont des loups ravissants. Vous les reconnaîtrez par leurs fruits : peut-on cueillir des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces ? Ainsi tout arbre bon produit de bons fruits et tout arbre mauvais produit de mauvais fruits. »

Les fruits du spiritisme sont l'orgueil, le trouble de l'âme et du corps, l'exaltation de la sensualité jusqu'au sadisme.

---

(1) Sainte Thérèse. *Sa vie par elle-même*, ch. XXV.

On le trouve avec ses prestiges magiques, ses évocations de morts, ses tables tournantes, dans les hérésies, les révolutions, les franc-maçonneries.

« Les mages évoquent les fantômes ; ils souillent par leurs infamies les esprits des morts ; ils font rendre des oracles par la bouche des jeunes enfants ; ils produisent des effets prodigieux en faisant tourner des objets ; ils plongent dans le sommeil et les tables devinent sous leurs mains. » Qui parle ainsi ? — Tertullien au IIIe siècle, dans son *Apologeticum*, XXIII.

Il est un hérésiarque fameux, Simon le Mage, le fondateur du gnosticisme, mélange des doctrines de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, de la Kabbale juive, du platonisme alexandrin et des mythologies polythéïstes, source où viendra s'abreuver l'occultisme maçonnique moderne, hérésiarque qui, à lui seul, peut nous montrer quels fruits porte l'arbre du spiritisme et combien ils diffèrent de ceux de l'arbre chrétien.

« Ce fut à la pratique des sciences occultes, dit Mgr Fava (*Jésus-Christ roi éternel*) et aux traditions mystérieuses du spiritisme ancien, *renouvelées de nos jours avec des procédés analogues*, que Simon le Mage demanda cet élément de succès. Le texte sacré est formel sur ce point : il avait séduit les Samaritains par les prestiges de son art magique (Saint Luc).

« Le Mage faisait écrire sur une feuille de parchemin la demande qu'on voulait adresser au démon. La feuille, pliée en quatre, était jetée dans un brasier ardent, pour que la fumée allât révéler au démon ce qu'on lui demandait. L'encens était jeté à pleines mains sur les charbons ; le Mage y ajoutait sur des morceaux de papyrus les noms, écrits en caractères hébraïques, des démons auxquels il s'adressait et la flamme dévorait le tout. Bientôt, l'esprit semblait envahir le Mage qui poussait des cris inintelligibles, invoquant les esprits supérieurs. Un sacrifice commençait, où tous les assistants apportaient leur oblation, et le Mage répondait à la question posée.

« Des apparitions fantastiques surgissaient parfois au milieu du brasier ardent.

« A l'approche de l'antre magique, on voyait les brebis amenées pour l'immolation se précipiter d'elles-mêmes sous le couteau du sacrificateur et se donner la mort.

« Le feu paraissait descendre du ciel sur les objets que le Mage avait désignés. A sa voix le bruit de la foudre se faisait entendre.

« Dans un bassin rempli d'eau il évoquait les fantômes des dieux païens, et le spectateur saisi d'effroi, distinguait clairement l'image enflammée d'Hercule ou celle de Diane, chassant avec sa meute dans les forêts sacrées.

« Souvent le Mage se faisait remettre soigneusement cachetées les demandes qu'on voulait adresser aux dieux. Il y répondait et remettait la lettre sans que l'empreinte ait été violée.

« D'autres fois, la divinité évoquée traversait l'appartement, traçant des orbes de feu dans son vol.

« Le disque de la lune apparaissait soudain au milieu d'un appartement clos, et dans une nuit obscure.

« La terre tremblait sous les pieds des assistants ; et un crâne humain, posé sur le sol, rendait des oracles d'une voix qui semblait venir des enfers ».

Comparez ces miracles avec ceux du Christ. Notre-Seigneur opère des miracles *d'amour* et *qui font du bien* aux âmes et aux corps

Le magicien spirite frappe les sens, les nerfs, l'imagination. Ses miracles sont ceux de l'orgueil qui veut attester sa puissance, miracles *sans utilité morale, pratique.* Ils ne peuvent que troubler nos esprits, y jeter l'épouvante, les précipiter vers le détraquement, l'hallucination, la folie.

De combien d'aliénations mentales le spiritisme est-il responsable ? Les médecins spécialistes pourraient nous le dire : innombrables ont été et sont ses victimes.

Spiritisme, luxure et cruauté forment à travers l'histoire une trinité effroyable.

Les mystères de l'ancienne Asie, ceux de Ninive, de Babylone, du pays de Chanaan étaient célébrés par des prêtres sorciers, c'est-à-dire spirites. De leurs incantations, de leurs prostitutions sacrées, de leurs sacrifices humains, de ces orgies où les prestiges magiques, les pompes et les frénésies de la débauche se mêlaient au sang chaud et fumant des enfants égorgés offerts à Baal, à Moloch, à Béelphégor, à Istar, la Bible est remplie : « Vous aviez en horreur, Seigneur, ces anciens habitants de votre Terre Sainte, parce qu'ils faisaient des œuvres détestables à vos yeux, par des enchantements et des sacrifices impies, tuant sans pitié leurs propres enfants, mangeant des entrailles d'hommes et en dévorant le sang, initiés qu'ils étaient à d'abominables Mystères. (Sagesse XII.)

« Car ou bien ils immolent leurs propres enfants, ou ils célèbrent des Mystères secrets, ou ils prennent part la nuit à des orgies pleines de démence. » (Sagesse XIV.)

Les chefs les plus sinistres de la Révolution, Robespierre, Marat, Danton, les septembriseurs, les terroristes étaient tous affiliés aux loges maçonniques, et ces loges, dans leurs derniers degrés, avaient reçu l'initiation des Swedenborg, des Martinès de Pasqualy, des Willermoz, etc.

Voilà les hommes de la vie spirite. Comme Simon le Mage et les prêtres païens de la Chaldée, ce sont des maîtres d'orgueil, de concupiscence et d'assassinat (1).

Dans les apparitions du spiritisme comme dans les hallucinations de l'hystérie, il y a d'ordinaire de l'effroi : l'âme de la voyante est bouleversée, déséquilibrée, malade.

Rien de semblable chez les Saints et Saintes de l'Eglise. Leurs visions les rassérènent, les inondent de joie et de calme séraphique. Ils en sortent apaisés, plus humbles et plus purs, cuirassés d'un indomptable courage et d'une merveilleuse douceur.

Et quel bon sens chez les grands mystiques, un saint Paul, une sainte Catherine de Sienne, une bienheureuse Jeanne d'Arc, une sainte Thérèse ! La fermeté, la pénétration, la logique et le positivisme de leur esprit ne sont pas moins étonnants que les visions divines dont ils sont favorisés et que les miracles qu'ils accomplissent.

---

(1) Je renvoie le lecteur que ces questions intéresseraient au livre documenté de M. Louis Dasté : *Les Sociétés secrètes depuis les initiés d'Isis jusqu'au francs-maçons modernes*. H. Daragon, éd., Paris, 1906.

De nos jours pourtant, une école s'est ingéniée à présenter le mysticisme comme une forme de l'hystérie. D'après elle, sainte Catherine de Sienne, la bienheureuse Jeanne d'Arc, sainte Thérèse ne seraient que des hystériques. Je n'ai ni la compétence, ni l'autorité nécessaires pour discuter une pareille thèse. Mais M. Henry Joly, membre de l'Institut, y répondra pour moi.

Dans deux livres de premier ordre, l'un sur sainte Thérèse, l'autre sur la *Psychologie des Saints*, il a réfuté en savant et en catholique les arguments des psychiatres matérialistes (1).

M. Pierre Janet, un de ceux qui, avec Renan, considèrent sainte Thérèse comme une hystérique, a défini l'hystérie : *une forme de la désagrégation mentale caractérisée par la tendance au dédoublement complet et permanent de la personnalité.*

M. Henry Joly lui fait remarquer que bien loin d'être une désagrégation mentale, la sainteté est une agrégation plus étroite que toute autre, maintenue sous la force d'un principe supérieur. Les hystériques, les névropathes sont des malades de la volonté ; les saints en sont les héros.

Certes, ils peuvent ressentir des phénomènes pathologiques et de névrose, mais ils s'en rendent compte parfaitement et ils en triomphent.

L'hystérie est un rétrécissement du champ de la conscience ; la sainteté est une ouverture plus large de l'esprit. L'hystérie est un dédoublement de la personnalité ; la sainteté est une cohésion, une fermeté, une unité dont la psychologie ne trouve nulle part un semblable exemple.

La personnalité du saint est forte, harmonieuse, joyeuse et une, alors que chez le névropathe règnent la dissociation, la contradiction, la multiplicité, le trouble et la mélancolie.

Si ces états maladifs apparaissent chez le saint, il les chasse, il les extermine peu à peu, il ne s'y complaît pas. Il les reconnaît pour *malsains*, car il est essentiellement l'homme qui se connaît lui-même et qui se surveille sans cesse pour se perfectionner sans cesse.

J'ai résumé brièvement le beau livre de M. Joly. Puissent ces lignes inciter beaucoup de lecteurs qu'auraient ému les affirmations d'une science orgueilleuse et qu'elles auraient ébranlés dans leur foi, à prendre de l'œuvre de M. Henry Joly une plus ample connaissance. Ils n'auront pas perdu leur temps.

Sous l'influence de mon amie et par sympathie pour elle, j'étudiai l'occultisme. Elle m'avait prêté certains livres spirites. Ils m'intéressèrent à tel point que bientôt je voulus connaître plus à fond ces sciences attirantes et mystérieuses.

C'est ainsi que je lus les hermétistes, les kabbalistes et les rose-croix, l'*Histoire de la Magie* par Eliphas Lévi, les *Essais de sciences maudites* par Stanislas de Guaita, les *Traités de Magie* de Papus.

Combinant Spinoza et Nietzche avec cet occultisme, j'aboutissais à un néo-gnosticisme plein de subtilité et d'inouï orgueil.

(1) Lire aussi son livre sur l'homme de génie qui s'oppose à celui de M. Lombroso sur le même sujet.

J'étais mûr pour la franc-maçonnerie où certainement M lle S... et moi eussions rapidement franchi les degrés inférieurs pour pénétrer dans les cercles lucifériens dont l'idée me hantait

Précisément, à Paris, en 1904, je fréquentai un orfèvre franc-maçon et le vénérable d'un loge, un israélite.

Les événements seuls m'écartèrent de l'initiation maçonnique : mes ambitions comme mon nationalisme juif m'y précipitaient. Je savais la puissance de la franc maçonnerie, maîtresse de notre République et la solidarité des frères .·. entre eux. Je savais combien d'israélites étaient affiliés à la redoutable secte et leur domination sur elle.

Juif, en devenant franc-maçon, n'étais-je pas d'accord avec mon peuple, ce peuple qui depuis Simon le Mage, en passant par les kabbalistes jusqu'à Martinès de Pasqualy, Cagliostro et le grand-maître de la franc-maçonnerie Crémieux, n'avait pas cessé de fournir des chefs et des apôtres à l'occultisme et aux sociétés secrètes, comme par les Lassalle, les Marx, il en fournit au socialisme révolutionnaire.

Devenir franc-maçon c'était donc me raciner dans « ma terre et mes morts ».

Mon atavisme oriental était séduit par les légendes et les symboles maçonniques. La franc-maçonnerie ne descendait-elle point de Hiram, l'architecte du temple de Salomon et de Balkis, reine de Saba ? Ainsi l'affirmaient des manuels.

Et les temples des francs-maçons aux murailles et aux frontons incrustés de caractères hébraïques m'apparaissaient comme les synagogues véritables, les citadelles du peuple élu « élevé au-dessus de tous les peuples » d'où sortirait un jour le Messie dominateur, le roi triomphal d'Israël...

***

Bénie soit à jamais la Trinité adorable et gloire à vous Vierge sainte, ô Marie Immaculée, ma Sœur et ma Mère ! Vous n'avez point permis que le père du mensonge achevât son œuvre.

En grinçant des dents, devant la Grâce lumineuse, il a lâché prise : sous les rayons de la Gloire divine, les ténèbres vont reculer.

(*A suivre.*) PAUL LŒWENGARD.

Nous avons le profond regret d'apprendre la mort d'un jeune et fidèle ami de l'ECHO DU MERVEILLEUX et de son cher Directeur, M. René Lebon, décédé à Hérisson (Allier) à l'âge de trente-deux ans.

M. René Lebon, ancien secrétaire de Gaston Mery, ne cessa de lui témoigner le plus grand dévouement, en retour de la grande affection que notre Directeur avait pour M. René Lebon, qui avait conquis l'estime de tous ceux qui le connaissaient.

Nous adressons à sa jeune veuve et à sa famille nos plus tristes et sincères condoléances.

LES FAITS MERVEILLEUX ACTUELS

La Maison hantée d'Argences

(*Notes de notre envoyée spéciale*)

Caen, 16 septembre 1910.

Cette hantise existe depuis douze ans, mais n'est guère connue que des gens du pays et elle a, depuis quelques jours, pris une acuité extraordinaire.

La maison est située à Héreng, près Argences, dans le Calvados. C'est une sorte de ferme, habitée par une famille Lebreton.

Voici l'histoire des faits :

Deux ans après son mariage, le mari devint débauché, fréquenta le cabaret, et s'enivra fréquemment.

Un soir, il tomba ; la chute fut peu grave, mais c'est depuis lors que les bruits commencèrent dans la maison. Le mari fut pris de crises, absolument semblables à celles dont les médiums sont la proie pendant les séances spirites. Il perdait connaissance, puis se levait, se débattait, prononçait des mots sans suite, et ne reconnaissait personne.

Alors, pendant sept à huit ans, régulièrement tous les soirs vers neuf heures, les serrures des portes furent secouées, les clefs tournèrent ; on eût dit qu'une personne voulait entrer ou sortir. Puis, lorsque la famille était couchée, des souffles froids passaient dans les chambres ; les lits étaient secoués, empêchant tout repos et causant une frayeur intense aux malheureux habitants de ce lieu maudit.

Enfin, à trois heures du matin, on entendait distinctement trois coups à la porte de sortie ; le calme était revenu.

Présentement, les bruits augmentent d'intensité avant la crise du malade, et cessent complètement quand il a perdu sa conscience normale pour reprendre ensuite quand il est revenu à lui. Il y a parfois des exceptions à cet ordre de choses.

Jamais aucune vitre, aucun meuble n'a été brisé ; jamais non plus il n'a été fait de mal à personne ; mais à certains moments, les animaux de la ferme meurent en grande quantité, sans cause apparente.

Ces pauvres gens ont d'abord consulté toutes les sommités médicales du pays qui n'ont rien changé à cet état de choses, quoique leurs nombreuses ordonnances aient été scrupuleusement exécutées.

Les Lebreton se sont ensuite adressé aux prêtres ; mais ceux-ci ont fait des exorcismes, ont donné de l'eau bénite à boire au malade, en pure perte. Les pères capucins, à leur tour, ont ordonné une neuvaine terminée par la cérémonie d'exorcisme et la communion. Ce jour-là, aucun bruit ne s'est fait entendre dans la maison ; mais dès le lendemain, tout a recommencé.

Les Lebreton se sont alors adressés à un vieil occultiste de Caen ; grâce à son intervention, les phénomènes ont cessé, mais il est mort six mois après ; et quelque temps après sa mort, les bruits ont recommencé en même temps que les crises du malade.

M. Blanchereau, entrepreneur de travaux publics, a été aussi témoin ces jours derniers de plusieurs des phénomènes cités. Il continuera à nous tenir au courant des faits ; ce dont je le remercie au nom de l'*Echo*.

CARITA BORDERIEUX.

La Fégatothérapie

Reviendrait-on à la médecine naturiste ? Le livre de la nature, le livre des livres qu'on ne songe presque jamais à feuilleter, va-t-il devenir notre bréviaire ? En attendant que cette révolution s'accomplisse, écoutons la voix des prophètes qui nous l'annoncent dans un avenir prochain.

Parmi ceux-ci, il en est un qui se remarque par son ardeur de prosélytisme. M. le docteur Francis Aurigo (de Marseille) entreprend la campagne contre ce qu'il appelle la *méthode morte*, à savoir celle qui ne préconise que des remèdes dépourvus de vie. « A mesure que l'humanité avance en âge, écrit-il, l'homme, qu'on le veuille ou non, sera de plus en plus porté à imiter la nature ; or, la nature est une végétation progressive vivante ; par conséquent, l'homme mettra de côté toutes les œuvres de mort, pour ne plus penser qu'à des œuvres de vie ».

Que veut dire, en ce langage sibyllin, notre méridional confrère ?

Le docteur Aurigo, qui nous paraît être un fin observateur, a remarqué que, dans certains faubourgs de Marseille, comme tous vous avez pu le constater dans les campagnes, les commères guérissaient des maladies avec des remèdes de leur composition, ces « remèdes de bonne femme », qui ont fourni la matière d'un volume entier.

A Marseille, comme en maints autres endroits, pour combattre certaines affections inflammatoires, on se sert du corps tout chaud et tout saignant d'un animal, des lapins et des pigeons de préférence, tandis qu'ailleurs, on emploie des taupes.

Ces applications d'animaux saignants ont-elles une efficacité reconnue ? Le fait est incontestable, dans quelques cas. Est-ce une simple coïncidence ? M. Aurigo ne pas l'a cru, *a priori*. Partant de là, il s'est livré à des expériences qui lui ont permis de trouver, du moins le prétend-il, le pourquoi de cette efficacité. S'étant demandé quelle était, dans l'animal employé, la partie du corps qui produisait les effets bienfaisants qu'on avait constatés, il procéda par sélection et arriva à trouver que c'était... le foie !

Il se mit donc en mesure de traiter plusieurs de ses malades, en leur ordonnant des applications de foie frais et il les guérit. De là naquit la *Fégatothérapie*.

Le foie agirait donc comme médicament?

Vous vous demandez quel est, dans un morceau de foie, le principe actif. Eh bien, c'est, paraît-il, l'électricité!

En partant de ce principe que la vie n'est autre chose qu'un courant électrique continu, le docteur Aurigo considère le corps humain comme « une pile électrique, dont le foie serait le centre générateur, et les nerfs, les fils conducteurs ». Or, chacun sait que, pour faire fonctionner une pile, il faut un liquide et un sel excitateur.

Dans la pile humaine, « le liquide, c'est le sang, et les sels, le sucre et la bile, que nous connaissons, et peut-être d'autres sels que nous ne connaissons pas ». Comme toute pile en mouvement, comme toute machine en travail laisse des déchets, l'inventeur de la pile humaine lui a ménagé des exutoires, par où ces déchets s'écoulent naturellement, afin d'empêcher la bile de se polariser. « Dans l'industrie, on appelle ces résidus des sous-produits; en médecine, on les nomme des toxines. »

Mais il peut arriver que la pile n'étant pas bien entretenue, il se produise des désordres ou maladies, lesquelles proviennent « d'un défaut de courant qui s'est polarisé en cet endroit. » Il est donc logique de venir au secours de notre foie, « en employant du foie frais et sain, qui fera ce que le nôtre ne peut pas faire ».

Mais, direz-vous, c'est de l'opothérapie? Que non pas, réplique notre confrère marseillais. « L'opothérapie est une bonne méthode et elle donne de bons résultats; mais la méthode que je suis en train de développer sort de l'ordinaire. (Ah! cela, nous ne le contestons pas!) Ce n'est pas un remède proprement dit, puisqu'on ne prend rien par la bouche; c'est un topique, mais un topique d'un nouveau genre; un topique que le pharmacien ne prépare pas; un topique que la nature nous livre tout préparé, ayant des propriétés surprenantes, insoupçonnées jusqu'à ce jour. »

Halte-là, nous écrierons-nous à notre tour. Il y a des siècles que tout cela est connu. Ce n'est pas sans fondement, nous dit Celse, qu'on recommande, contre l'asthme, le foie du renard desséché, réduit en poudre et administré en potion; le foie de l'âne, mangé à jeun, écrit de son côté Dioscoride, est convenable contre le *mal caduc*; et d'autres estiment que le foie du chien enragé, mangé rôti par ceux qui sont mordus, les préserve de l'hydrophobie.

N'est-ce pas encore Celse, déjà nommé, qui prétend que les personnes distinguant préalablement les objets dans le jour, mais ne pouvant rien voir pendant la nuit, *héméralopie*, doivent faire rôtir un foie de bouc, se faire des onctions sur les yeux avec le jus qui découle pendant la cuisson et manger ensuite le foie lui-même?

Pline donne le même conseil relativement au foie de chèvre, en le motivant par ce fait que les chèvres voient aussi clair la nuit que le jour.

L'efficacité du foie contre ce que les médecins nomment l'*héméralopie* (cécité nocturne) est, du reste, aujourd'hui reconnue.

Voici ce qu'écrivait, il y a quelques mois à peine, le docteur Briot, de Chaussin, dans le Jura, à un de nos confrères, de qui nous tenons le document :

... Je suis obligé de reconnaître que depuis longtemps je fais de la médecine chinoise, sans le savoir, car j'ai eu dans ma carrière médicale quatre cas d'*héméralopie* à traiter et je les ai tous guéris très rapidement par l'usage du foie. J'avais lu dans un livre de médecine quelconque il y a très longtemps, que les Russes guérissent cette maladie, qui est fréquente chez eux, en faisant manger aux malades du foie de loup. Je pensai que le foie de tout autre animal pourrait produire le même effet, et la première fois que j'eus à soigner cette affection, je recommandai au malade de se nourrir abondamment de foie de porc de bœuf ou de mouton, à l'exclusion du foie de veau, qui n'est pas assez formé. Deux jours après, le malade vint m'avertir qu'il était guéri. J'employai encore le même remède, trois fois avec le même succès. La dernière fois, c'était pour un jeune homme de dix-huit ans, dont la profession était la maraude de pêche. Il était guéri dans les quarante-huit heures. Il est parti ensuite dans l'infanterie de marine et n'a pas tardé à être repris d'héméralopie. Il obtint un congé de trois mois et aussitôt en sortant du navire, il s'empressa d'aller dans une auberge et de se régaler abondamment de foie; ensuite il revint bien tranquillement chez lui, parfaitement guéri, mais il eut bien soin de ne pas indiquer le remède à un chirurgien.

Dans la lettre qu'on vient de lire, il est fait allusion aux Chinois qui feraient de la fégatothérapie, comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir. Les Célestes emploient, en effet, depuis des siècles, le foie de porc et le foie de bouc contre la jaunisse, tantôt en nature, tantôt mêlés à une tisane.

Dans le cas de congestion et d'inflammation du foie, le remède considéré comme le plus efficace est constitué par de l'extrait de foie de porc, mélangé à du vinaigre d'arack, du fiel de porc et de la bile de bœuf. Ces divers ingrédients forment une mixture brun-verdâtre, d'aspect passablement répugnant, mais qui aurait une action thérapeutique réelle.

Le docteur Jules Regnault, médecin de la marine, à qui nous devons la connaissance de ces particularités, assure qu'un sous-officier européen, qui souffrait depuis longtemps d'une congestion de foie, avait suivi ce traitement et en avait ressenti une amélioration rapide.

Les Chinois emploient aussi le fiel d'ours, non seulement contre les affections hépatiques, mais pour prévenir les accès de fièvres à forme bilieuse. Mais ce médicament n'est pas à la portée de toutes les bourses : une vésicule biliaire d'ours, soigneusement desséchée, avec son contenu, se vend au moins une dizaine de piastres, environ vingt-cinq francs.

Un de nos amis, retour d'Indo-Chine, nous a conté que les Annamites, de même que les Chinois, ont un fort penchant pour le foie des animaux. Ils sont persuadés, par exemple, que la consommation du foie d'un chien enragé les préserve, à coup sûr, de la rage. On a vu des pirates chinois dévorer le foie de soldats français; en manière de représailles, quand les tirailleurs tonkinois tuaient un pirate, ils l'ouvraient pour en extraire le foie.

Pour ne pas sortir de France, nous sera-t-il permis de rappeler, en terminant, qu'en 1762, tandis qu'une épidémie d'héméralopie régnait à Strasbourg, on ne donna rien autre chose à ceux qui en étaient atteints, que du foie de bœuf, et ils guérirent au bout de peu de temps.

C'est un vieux soldat qui avait indiqué le remède à ses camarades. La recette qu'il employait mérite d'être rapportée; elle ne serait pas déplacée dans un livre culinaire comme les *Menus du baron Brisse* ou la *Cuisinière bourgeoise* :

Les soldats feront cuire une tranche de foie de bœuf, pesant environ une demi-livre, dans un pot de terre neuf vernissé et de grandeur telle qu'il soit complètement rempli par quatre livres d'eau. Lorsque le foie est cuit comme pour le manger, et que la vapeur est d'une chaleur supportable, ils portent le pot sur leur lit, et en inclinant la tête de très près, ils se font jeter une couverture par-dessus eux, de manière à y être exactement enfermés avec le pot. Ils y restent jusqu'à ce que le bouillon ne produise plus de vapeur, ou que la gêne de la respiration les oblige d'en sortir. Et généralement une seule application suffit pour les guérir radicalement.

En vérité, si ces faits sont exacts — et nous n'avons aucune raison de suspecter la bonne foi de ceux qui les ont rapportés — il conviendrait peut-être de ne pas accueillir avec trop de scepticisme les allégations de ceux qui nous vantent les bienfaits de la fégatothérapie, même sur le ton dithyrambique.

Docteur CABANÈS.

Ferme hantée dans l'Afrique du Sud

L'auteur du récit vint, le 25 mars 1903, occuper une ferme dans le sud de l'Afrique. A deux cents mètres de l'habitation se trouvait un enclos contenant plusieurs tombes abandonnées et un beau monument en marbre près duquel gisait une statue qui n'avait jamais été érigée et se trouvait à demi cachée par les herbes : c'était celle du précédent propriétaire de la ferme.

Quelques mois après leur installation, les nouveaux propriétaires entendirent un soir, vers neuf heures, le trot d'un cheval qui s'arrêtait à la porte, contre laquelle un coup était frappé. On crut à l'arrivée d'un ami ; mais, la porte ouverte, on ne vit personne.

Le fait se renouvela très souvent et dans certains cas c'était un char attelé de mules que tous les habitants de la maison entendaient venir et dont l'arrivée était toujours suivie d'un coup dans la porte.

On admit enfin que l'on avait affaire à ce que l'on appelle « *La Bête* » en Ecosse. Un détail impressionna vivement la famille et les serviteurs : c'est que les trois chiens qui aboyaient violemment contre tous les étrangers, se blotissaient tremblants et terrifiés dans un coin, dès que le coup était frappé à la porte.

Un jour, une amie vint rendre visite à la famille White, et dès le lendemain de son arrivée elle demanda quel était le visiteur arrivé en voiture pendant la nuit. Personne ne lui avait parlé des faits ci-dessus.

Mais une jeune Hollandaise du voisinage se trouvant présente, dit : « C'est le vieux William Brown; tout le monde sait qu'il voyage la nuit ».

Ce William Brown était le précédent propriétaire, mort subitement après la guerre, et dont le corps était enterré dans l'enclos signalé plus haut, dans le monument resté inachevé. On avait caché les faits mystérieux aux nouveaux arrivants.

Un jour la famille White reçut la visite du frère de William Brown et de sa femme. On apprit alors que Brown était un ivrogne, toujours en guerre avec sa femme, et que celle-ci l'avait très probablement empoisonné. A ses derniers moments, il avait fait de vains efforts pour faire une communication à sa belle-sœur, venue pour le soigner. Il avait donné ses instructions pour l'érection d'un monument funèbre, que sa veuve laissa inachevé, lorsqu'elle partit avec un individu avec lequel elle dépensait tout son bien, au détriment de ses enfants. Avant de partir, le frère de Brown conseilla à M. White de demander au fantôme ce qu'il voulait, la première fois qu'il reviendrait. Mais cet intelligent conseil ne put être suivi, parce que la famille White s'installa dans une nouvelle ferme avant que le fantôme revint.

Un soir, cependant, la famille White revint coucher dans la vieille ferme et un M. Walters qui l'accompagnait dut coucher dans la salle à manger. Le lendemain, il raconta qu'il avait été réveillé par le choc sur sa figure d'un paquet de feuilles mouillées. Il s'était mis sur son séant, mais avait été violemment renversé par deux mains appuyées sur ses épaules. Débarrassé de cette étreinte après une lutte violente, il avait fait de la lumière et n'avait rien aperçu ; mais son chien, ordinairement très sûr, s'était caché sous son lit, en donnant les signes de la plus vive terreur.

Un peu plus tard, la nouvelle ferme étant achevée, M. White et quelques amis vinrent dans la vieille ferme pour en enlever les meubles. La première nuit, rien ne se produisit, mais pendant la seconde, M. White fut réveillé de la même façon que M. Walters et se sentit, comme lui, pris par les épaules. Il lutta énergiquement contre l'ennemi invisible, parvint à le repousser à travers la pièce, contre la muraille où il disparut, laissant M. White complètement épuisé. Il portait aux poignets des marques rouges, qui ne s'effacèrent qu'après plusieurs jours.

Tels sont les faits observés. La vieille ferme resta inhabitée et fut démolie par les Cafres qui y puisèrent des matériaux pour leurs constructions et, cette fois encore, aucune question ne fut posée et le mystère ne fut par éclairci.

(*Light* du 25 juin, résumé par la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme.*)

UN

chromo représentant le « Sacré-Cœur de Jésus » qui pleure du sang

Buenos-Ayres. -- On parle beaucoup ici d'un chromo représentant le « Sacré-Cœur de Jésus », et que possèdent des ouvriers italiens de la calle Pichincha, nº 1135 : le cœur et les mains de l'icone suppurent des gouttes rouges sanguinolentes, sans raison apparente.

La *Fraternitad* de juillet raconte que de ce tableautin, pourtant inspecté avec soin, la foule aperçut le liquide couler lentement.

Le Dr Juan A. Martinolich, le Dr Roberto Ehstein, le

commissaire de police de la section, M. Picabea assurent que ces pleurs de sang viennent bien du tableau sans le moindre truc. Un linge mis en contact avec le « Sacré-Cœur » fut retiré taché de sang à deux reprises.

Une Commission composée de quatre notables de la ville dont l'un est chimiste analysera la liqueur.

M. Egidio A. Zamboni confirme ces faits dans une lettre parue au mois de juin dans un numéro de *Constancia* :

« Depuis soixante-deux jours le « phénomène » continue. Du 9 avril jusqu'au 9 juin, on a compté en moyenne, trente gouttes par jour, 30 gouttes durant 62 jours, cela fait 1.860 gouttes de liquide coloré.

« Ces gouttes pesant en moyenne un décigramme chacune, nous avons donc 186 grammes de liquide, alors que le poids du papier sur lequel se trouvent peints le cœur et les mains n'atteint pas, en tout, six grammes.

« Le tableau n'est qu'un carton très mince auquel tient l'image en papier, le chromo, et il n'y a aucun fond en bois ou autre matière quelconque.

« A 2 heures de la nuit, cette famille, composée de 7 personnes, entend de grands coups dans les tableaux et dans le parquet ; elle voit des bras et des mains matérialisés, le médium supposé parle durant des heures entières dans son sommeil.

« Si le temps est *exceptionnellement* humide les gouttes cessent. Lorsque le médium tomba malade et débilité, le phénomène disparut. »

En somme, il s'agit de phénomènes semblables à ceux obtenus autrefois par Vintras à Tilly et par Rose Tavernier, phénomènes en dépendance d'un médium.

Dr MÉRIDES.

PLUIE DE PIERRES

Un soir, vers les six heures, tandis que la famille de C... était occupée à un travail de corderie, une pierre vint à tomber parmi ses membres. Elle fut bientôt suivie d'une autre et comme le jet continuait, tous se mirent en observation, mais en vain. Comme dans les autres cas, les voisins s'assemblent, la police est appelée, le prêtre vient jeter de l'eau bénite et faire les exorcismes et les pierres tombent toujours.

Nous voulons appeler l'attention de nos lecteurs sur un phénomène fréquemment signalé et qui est tout à fait caractéristique, car il serait absolument impossible au truqueur le plus habile de le produire. Très souvent les pierres arrivent avec une trajectoire horizontale et viennent toucher une personne, puis retombent verticalement *sans avoir causé la moindre contusion.*

C'est ainsi qu'une pierre vint frapper au niveau de l'œil un garde champêtre et retomba lentement à ses pieds, sans l'avoir contusionné. Une autre sembla partir de la muraille près de l'endroit où se tenait une fille sourde-muette ; elle décrivit une certaine courbe et vint doucement se poser dans la main d'un ami de M. Palmisano.

Celui-ci fait remarquer que le phénomène se produit toujours en présence de la femme épileptique ou de la fille sourde-muette.

(*Filosofia della Scienzia*, 15 juin, d'après la *Giorniale di Sicilla.* Traducteur, Dr DUSART.)

L'Utilisation de la foudre

Lorsque, par opposition à la théorie émise par Gustave Le Bon, j'ai dit ici que l'électricité industrielle n'est pas exclusivement le produit de la dématérialisation des corps, j'entrevoyais la possibilité de capter et d'emmagasiner l'électricité de l'espace dite atmosphérique et de l'utiliser comme force électromotrice.

Hanté par l'idée qu'un jour l'homme n'aura pas à produire l'électricité motrice et qu'il la puisera dans les fluides dans lesquels nous sommes tous baignés, j'ai dirigé mes investigations de ce côté.

Cette étude, à laquelle je ne peux présentement consacrer que peu de loisirs, vient de confirmer mon hypothèse.

En effet, je suis parvenu à condenser l'électricité de l'espace, qui s'emmagasine d'elle-même dans des condensateurs tels qu'un cheveu, par exemple. Et le dynamisme du fluide est puissant au point qu'un sensitif s'évanouit au contact du cheveu qui se décharge par ce seul fait.

J'ai pu ainsi tenter une expérience de foudroiement. Mais comme il serait dangereux de manipuler à la légère le fluide électrique, dont la puissance dynamique augmente à mesure qu'on s'éloigne du sol, je me suis contenté, en attendant mieux, de provoquer la perte de la mémoire au moyen d'un courant dirigé sur la nuque d'un sensitif qui, aussitôt après la reprise de ses sens, se plaint d'une impression de brûlure, de violent maux de tête et de lassitude générale dissipée après plusieurs heures.

Le fluide foudroyant est puisé dans l'atmosphère avec une tige de bois pour conducteur, c'est-à-dire sans appareil ni machine en usage dans l'industrie.

Sans doute il y a beaucoup à faire avant de pouvoir utiliser comme force électromotrice le fluide qui nous environne.

Toutefois j'ai la satisfaction d'avoir réalisé mon rêve

Et j'annonce comme une découverte le principe en vertu duquel je capte dans l'espace, avec du bois et un

cheveu notamment, le fluide électrique des milliers de fois plus puissant que l'électricité obtenue avec les dynamos.

Dès que mes occupations me le permettront, je me consacrerai à l'étude dont le premier résultat m'a sorti du rêve que j'ai caressé.

*Enfin lorsque la science omnipotente se décidera à admetre que l'homme est fait de matériel et de l'*immatériel *indispensable à la vie, j'expliquerai la théorie du foudroiement et je prouverai expérimentalement que l'homme et les animaux peuvent y être soustraits.*

En attendant ce jour, que le Science veuille bien prendre date de ces découvertes d'un profane.

FRÉDÉRIC DUFOURG

CHRONIQUES

LE PATRON DES AVIATEURS

L'*Echo du Merveilleux* nous apprend que les aviateurs ont choisi pour patron le prophète Elie à cause de son enlèvement sur un char de feu.

Ce fut l'an 880 avant Jésus-Christ que se produisit cet événement miraculeux. Elie le Thesbite, — le prophète redouté à qui Dieu parlait de l'Horeb, qui sortait de sa solitude, où des corbeaux le nourrissaient, pour aller porter à l'impie Achab et à l'orgueilleuse Jézabel les menaces de la colère divine, et si ces tyrans essayaient de le faire saisir, la foudre renversait leurs soldats — Elie marchait le long du Jourdain, suivi de son coadjuteur Elisée. Il existait alors, dans les montagnes de Judée, des collèges de prophètes assez semblables à nos communautés religieuses; Elie en était le prélat et le père. « Sentant venir le jour où il devait être enlevé dans le ciel », dit l'Ecriture, il avait voulu visiter auparavant les disciples qu'il avait à Galgala, à Béthel, à Jéricho et le long du Jourdain. Elisée suivait tous ses pas.

Voulant franchir le fleuve, le prophète détacha son manteau de ses épaules et en donna un coup sur les eaux : elles se divisèrent, laissant un chemin libre. Ils passèrent donc le Jourdain à pied sec. Elie dit alors à Elisée : « Demande-moi ce que tu voudras afin que je te l'accorde avant d'être séparé de toi ». Elisée, encore tout ému du prodige grâce auquel ils avaient traversé le fleuve, lui répondit : « — Maître, que pourrais-tu laisser de plus précieux que cette grâce de la prophétie et ce don des miracles par quoi tu es si glorieux dans Israël ? — Tu demandes là une chose difficile, dit le prophète ; mais si tu me vois enlever dans le ciel ce sera le signe qu'elle t'est accordée ».

Peu d'instants après une grande flamme les entoura, où l'œil épouvanté d'Elisée vit un char et des chevaux qui semblaient de lumière et de feu. Elie, aussitôt, y monta, et le char s'éleva dans les airs : « — Mon père ! mon père !... Le chariot d'Israël et son conducteur ! » criait Elisée seul et désespéré sur le chemin. Le chariot de feu disparut de sa vue, mais le manteau du prophète tomba à ses pieds. C'était le signe que la puissance d'Elie lui était transmise. Regagnant le couvent prochain, Elisée frappa du manteau les eaux du fleuve, comme il avait vu son maître le faire le matin ; les eaux rebelles ne lui livrèrent point passage. « — Où donc est maintenant le Dieu d'Elie ? » demanda le disciple, en frappant une seconde fois les eaux, qui s'écartèrent devant lui.

Où fut transporté Elie ? On ne sait. Dix ans plus tard, Joram, roi de Juda, reçut une lettre du prophète disparu, dans laquelle Elie lui reprochait son idolâtrie et ses parricides et lui faisait au nom de Dieu de terribles menaces, qui se réalisèrent bientôt. Cette lettre figure au deuxième livre des *Paralipomènes*, ch. XXI. Mais il n'est point dit d'où elle vint ni par qui elle fut apportée. Quelques-uns croient qu'Elie l'écrivit dans le lieu où il avait été transporté et l'envoya par quelque messager céleste. D'autres estiment qu'il l'avait rédigée avant d'être ravi à la terre, par une connaissance prophétique des futurs déréglements de ce mauvais prince, et qu'il l'avait confiée à un de ses disciples pour la présenter au roi le jour venu.

L'Evangile nous apprend qu'Elie parut sur le Thabor avec Moïse au moment de la transfiguration du Sauveur. Mais Moïse, qui avait subi la mort, n'y parut qu'avec un simulacre de corps, tandis qu'Elie toujours vivant, paraissait avec son corps terrestre.

L'Eglise fut longtemps à se déterminer sur l'institution d'un culte religieux à la mémoire d'Elie, retenue, ce semble, par la règle qu'elle s'est faite de n'en décerner jamais aux vivants. Mais enfin, elle crut devoir déroger à cette règle en faveur du grand prophète qui, bien que ne jouissant pas encore, selon le sentiment du plus grand nombre des docteurs, de la félicité éternelle, n'est plus néanmoins, depuis son enlèvement, dans l'état des voyageurs de cette terre non parvenus au terme de leur course. On suppose

que Dieu, après avoir retiré Elie du commerce des hommes, l'a confirmé dans sa grâce et établi dans une espèce d'impeccabilité. Ainsi, sans doute, avait-il fait déjà pour Hénoch, aïeul de Noë, qu'il « retira à lui » sans qu'on sache de quelle manière, et qui est le seul homme, avec Elie, à n'avoir pas traversé l'horreur de la mort.

Dès l'Ancien Testament, c'était, comme le montre l'*Ecclésiastique*, une tradition commune qu'Elie reviendrait sur la terre avant la fin du monde, pour préparer les hommes à ce grand jour. L'Evangile a confirmé cette croyance en disant « qu'Elie viendrait assurément et qu'il rétablirait toutes choses ». C'est encore de lui et d'Hénoch, selon le sentiment des Pères de l'Eglise, que Jésus parle dans l'Apocalypse, lorsqu'il dit « qu'il donnera une vertu extraordinaire à ses deux « témoins, et qu'ils prophétiseront mille deux cents « soixante jours, ou trois ans et demi, revêtus de « sacs ; qu'ils porteront sur les lèvres un feu dévo- « rant dont ils consumeront tous leurs adversaires, et « qu'ils auront la puissance de fermer le Ciel pour « arrêter les pluies, de changer les eaux en sang et « d'affliger la terre de toutes sortes de plaies pour « châtier les criminels ».

Dans le dernier numéro de l'*Echo*, M. l'abbé X... a parlé d'une manière pleine d'intérêt du culte d'Elie chez les musulmans, qui montrent dans les environs de Damas le tombeau du Prophète. Saint Jérôme raconte que sainte Paule trouva, pendant son pélerinage en Terre Sainte, une petite tour qui portait le nom d'Elie ; elle avait été bâtie par les chrétiens au sud de la ville de Sarepta (aujourd'hui Sarfend) où la veuve, dont il ressuscita le fils, donna longtemps l'hospitalité au prophète.

A une lieue du couvent du Mont-Carmel, en Syrie, se trouve la « fontaine d'Elie », belle source qui sort d'un rocher et remplit un grand bassin carré tout taillé dans le roc. On rapporte au Thesbite l'origine de cette fontaine. Un peu plus loin, l'aride sommet d'un monticule porte le nom de « Jardin d'Elie » ou de « Champ des Melons ». Le prophète, passant en ce lieu, vit, dit la légende, un homme qui gardait un champ de melons ; comme il avait faim, il le pria de lui en donner un. — « Un melon ? répondit le rustre en goguenardant, il n'y a point de melons ici, ce que vous voyez n'est que des pierres. — Des pierres, soit ! » dit le prophète en continuant son chemin. Les melons furent changés en pierres, et pendant des siècles on en trouva toujours en ce lieu, comme preuve de la dureté et du châtiment de cet homme. Les pierres, qui sont devenues de plus en plus rares, étaient de la grandeur et de la forme d'un melon, leur masse était composée d'une roche calcaire avec des géodes de pierre de corne ; vides à l'intérieur, leur cavité était tapissée de cristaux de quartz. Elles ont été souvent décrites.

Elie avait composé une apocalypse, connue d'Origène et de saint Jérôme et qui est perdue. Il existe de lui en Espagne une très curieuse histoire légendaire : *Histoire del grand profeta de Dios S. Elias*, Madrid, 1780.

... Voilà, un peu pêle-mêle, de quoi « tuyauter » les aviateurs sur le patron qu'ils ont eu bien raison de choisir puisqu'il leur a si glorieusement montré la voie.

Helias ascendit equos currus que volantes
Raptus in œtheram meritis cœlestibus aulam.

GEORGE MALET.

L'AUTRE MONDE

Nos lecteurs nous seront sans doute reconnaissants de leur donner, avec des extraits des *Etats et Empires de la Lune* de Cyrano de Bergerac, cet extraordinaire voyant, des dessins inédits et originaux de Robida. Le très littéraire éditeur, Maurice Bauche, à qui nous devons une « édition illustrée des chefs-d'œuvre de la littérature » (21 volumes ont déjà paru), a reconstitué personnellement sur manuscrit à la Nationale ce précieux livre qui avait toujours été publié incomplet et tronqué. Sous prétexte de fantaisie, cet ouvrage renferme en germe bien des découvertes futures (l'aérostation, le parachute, le phonographe, la télépathie, etc.). M. Bauche est encore l'éditeur éclairé des *Quatre fils Aymon*, dont il a donné aussi pour la première fois en France une transcription complète d'après l'Edition princeps de 1480. Nous aurons à revenir sur cet ouvrage qui renferme une partie de merveilleux très étudiée et très captivante (1).

« L'autre monde » est en quelque sorte une topographie de ce que les occultistes appelle « le monde astral ».

... Je retombai de plus belle au dessein de monter à la Lune.

Je m'en allais, dès qu'elle était levée, rêvant, parmi les bois, à la conduite et à la réussite de mon entreprise ; et enfin, une veille de Saint-Jean, qu'on tenait conseil dans le Fort pour déterminer si l'on donnerait secours aux Sauvages du pays contre les Iroquois, je m'en allai tout seul, derrière notre habitation, au coupeau d'une petite montagne, où voici ce que j'exécutai. J'avais fait une machine que je m'imaginais capable de m'élever autant que je voudrais, en sorte que, rien de tout ce que j'y croyais nécessaire n'y manquant, je m'assis dedans, et me précipitai en

(1) Maurice Bauche, éd., 5, rue des Filles-Saint-Thomas.

l'air, du haut d'une roche. Mais, parce que je n'avais pas bien pris mes mesures, je culbutai rudement dans la vallée. Tout froissé néanmoins que j'étais, je m'en retournai dans ma chambre, sans perdre courage, et je pris de la moelle de bœuf, dont je m'oignis tout le corps, car j'étais tout meurtri, depuis la tête jusqu'aux pieds; et, après m'être fortifié le cœur d'une bouteille d'essence cordiale, je m'en retournai chercher ma machine; mais je ne la trouvai point, car certains soldats, qu'on avait envoyés dans la forêt, couper du bois, pour faire le feu de la Saint-Jean, l'ayant rencontrée par hasard, l'avaient apportée au Fort,



CYRANO ENLEVÉ DANS LES AIRS
PAR DES FIOLES DE ROSÉE

où, après plusieurs explications de ce que ce pouvait être, quand on eut découvert l'invention du ressort, quelques-uns dirent qu'il y fallait attacher quantité de fusées volantes, parce que, leur rapidité les ayant enlevées bien haut, et le ressort agitant ses grandes ailes, il n'y aurait personne qui ne prît cette machine pour un dragon de feu. Je la cherchai longtemps, cependant, mais enfin je la trouvai, au milieu de la place de Québec, comme on y mettait le feu.

La douleur de rencontrer l'œuvre de mes mains en un si grand péril me transporta tellement que je courus saisir le bras du soldat qui y allumait le feu. Je lui arrachai sa mèche, et me ietai tout furieux dans ma machine pour briser l'artifice dont elle était environnée; mais j'arrivai trop tard, car à peine y eus-je les deux pieds, que me voilà enlevé dans la nue. L'horreur dont je fus consterné ne renversa point tellement les facultés de mon âme que je ne me sois souvenu depuis de tout ce qui m'arriva en cet instant. Car, dès que la flamme eut dévoré un rang de fusées, qu'on avait disposées six à six, par le moyen d'une amorce qui bordait chaque demi-douzaine, un autre étage s'embrasait, puis un autre; en sorte que le salpêtre, prenant feu, éloignait le péril en le croissant. La matière, toutefois, étant usée, fit que l'artifice manqua, et, lorsque je ne songeais plus qu'à laisser ma tête sur celle de quelque montagne, je sentis, sans que je remuasse aucunement, mon élévation continuée, et, ma machine prenant congé de moi, je la vis retomber vers la terre.

Cette aventure extraordinaire me gonfla le cœur d'une joie si peu commune que, ravi de me voir délivré d'un danger assuré, j'eus l'impudence de philosopher là-dessus. Comme donc je cherchais, des yeux et de la pensée, ce qui en pouvait être la cause, j'aperçus ma chair boursouflée et grasse de la moelle dont je m'étais enduit pour les meurtrissures de mon trébuchement; je connus qu'étant alors en décours, et la Lune pendant ce quartier ayant accoutumé de sucer la moelle des animaux, elle buvait celle dont je m'étais enduit, avec d'autant plus de force que son globe était plus proche de moi, et que l'interposition des nuées n'en affaiblissait point la vigueur.

Quand j'eus percé, selon le calcul que j'ai fait depuis, beaucoup plus des trois quarts du chemin qui sépare la Terre d'avec la Lune, je me vis tout d'un coup choir les pieds en haut, sans avoir culbuté en aucune façon; encore, ne m'en fussé-je pas aperçu, si je n'eusse senti ma tête chargée du poids de mon corps. Je connus bien à la vérité que je ne retombais pas vers notre monde; car, encore que je me trouvasse entre deux Lunes, et que je remarquasse fort bien que je m'éloignais de l'une à mesure que je m'approchais de l'autre, j'étais assuré que la plus grande était notre globe; parce qu'au bout d'un jour ou deux de voyage, les réfractions éloignées du Soleil venant à confondre la diversité des corps et des climats, il ne m'avait plus paru que comme une grande plaque d'or; cela me fit imaginer que je baissais vers la Lune; et je me confirmai dans cette opinion, quand je vins à me souvenir que je n'avais commencé de choir qu'après les trois quarts du chemin.

— Car, disais-je en moi-même, cette masse étant moindre que la nôtre, il faut que la sphère de son activité ait aussi moins d'étendue, et que, par conséquent, j'ai senti plus tard la force de son centre.

Enfin, après avoir été fort longtemps à tomber (à ce que je préjugeai, car la violence du précipice m'empêcha de le remarquer), le plus loin dont je me souviens, c'est que je me trouvai sous un arbre, embarrassé avec trois ou quatre branches assez grosses que j'avais éclatées par ma chute, et le visage mouillé d'une pomme qui s'était écachée contre.

Par bonheur, ce lieu-là était, comme vous le saurez bientôt, le paradis terrestre et l'arbre sur lequel je tombai se trouva justement l'arbre de vie.

Ainsi vous pouvez bien juger que, sans ce miraculeux hasard, je serais mille fois mort. J'ai souvent fait depuis réflexion sur ce que le vulgaire assure qu'en se précipitant d'un lieu fort haut, on est étouffé avant de toucher la terre; et j'ai conclu, de mon aventure, qu'il en avait menti, ou

bien qu'il fallait que le jus énergique de ce fruit, qui m'avait coulé dans la bouche, eût rappelé mon âme qui n'était pas loin de mon cadavre encore tout tiède, et encore disposé aux fonctions de la vie. En effet, sitôt que je fus à terre, ma douleur s'en alla, avant même de se perdre en ma mémoire et la faim, dont pendant mon voyage j'avais été beaucoup travaillé, ne me fit trouver en sa place qu'un léger souvenir de l'avoir perdue.

Le phonographe d'après Cyrano

(XVII[e] SIÈCLE)

... A l'ouverture de la boîte, je trouvai, dans un je ne sais quoi de métal presque semblable à nos horloges, plein de je ne sais quelques petits ressorts et de machines imperceptibles. C'est un Livre, à la vérité; mais c'est un Livre miraculeux, qui n'a ni feuillets ni caractères ; enfin c'est



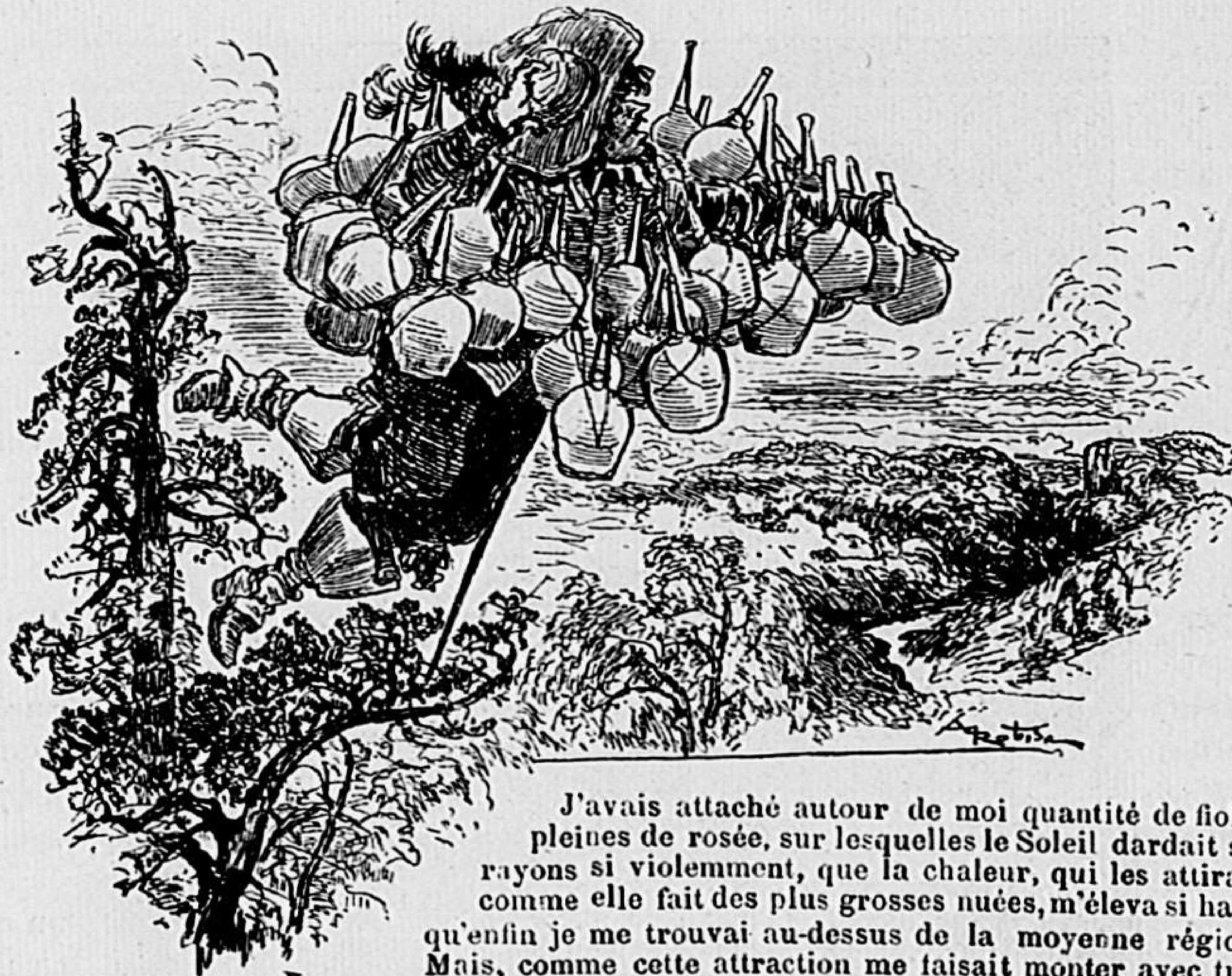
AÉROPLANE DE CYRANO, AVEC FUSÉES

un Livre où, pour apprendre, les yeux sont inutiles : on n'a besoin que des oreilles. Quand quelqu'un donc souhaite lire, il bande, avec grande quantité de toutes sortes de petits nerfs, cette machine; puis, il tourne l'aiguille sur le chapitre qu'il désire écouter, et au même temps il en sort, comme de la bouche d'un homme, ou d'un instrument de musique, tous les sons distincts et différents qui servent, entre les grands Lunaires, à l'expression du langage.

Lorsque j'ai depuis réfléchi sur cette miraculeuse invention de faire des Livres, je ne m'étonne plus de voir que les jeunes hommes de ce pays-là possédaient plus de connaissance à seize et dix-huit ans, que les barbes grises du nôtre, car sachant lire aussi tôt que parler, ils ne sont jamais sans lecture; à la chambre, à la promenade, en ville, en voyage, ils peuvent avoir dans la poche, ou pendus à la ceinture une trentaine de ces Livres dont ils n'ont qu'à bander un ressort pour en ouïr un chapitre seulement ou bien plusieurs, s'ils sont en humeur d'écouter tout un Livre : ainsi vous avez éternellement autour de vous tous les Grands Hommes et morts et vivants qui vous entretiennent de vive voix (1).

CYRANO DE BERGERAC.

CYRANO PARTANT VERS L'AUTRE MONDE



Bauche, éditeur.

J'avais attaché autour de moi quantité de fioles pleines de rosée, sur lesquelles le Soleil dardait ses rayons si violemment, que la chaleur, qui les attirait, comme elle fait des plus grosses nuées, m'éleva si haut, qu'enfin je me trouvai au-dessus de la moyenne région. Mais, comme cette attraction me faisait monter avec trop de rapidité, et qu'au lieu de m'approcher de la Lune, comme je prétendais, elle me paraissait plus éloignée qu'à mon départ, je cassai plusieurs de mes fioles, jusqu'à ce que je sentis que ma pesanteur surmontait l'attraction, et que je redescendais vers la Terre.

(1) Ce paragraphe entier n'existe que dans l'édition de 1663 ; il a disparu de toutes les éditions postérieures.

Le Cinématographe
pressenti dans « l'Eternelle Poupée »

*Il est intéressant de comparer aux pages que nous avons extraites du livre étrange et prophétique de Cyrano de Bergerac : « l'Autre monde », un passage de « l'*Eternelle Poupée*», le premier roman de notre éminent collaborateur Jules Bois, roman qui fut écrit en 1892 et qui déjà relate sous la forme d'un mécanisme mystérieux, créé par un magicien moderne, Adonis, l'invention inconnue alors du cinématographe. C'est au cours d'une visite chez Adonais que celui-ci explique à deux jeunes gens, Hugues et Marcel, ces représentations mouvantes de la vie réelle.*

Dans le palais trapu, dragon de marbre replié sur lui-même et sommeillant, ils rentrèrent. Muet corridor sombre où Marcel et Hugues tâtonnent sous la lueur des lampes sacrées descendant du plafond.

« Maintenant que la majesté d'Isis s'est dévoilée à vos yeux, je me dois de vous initier, ô jeunes hommes, qui croyez larges les gestes de vos semblables, — à la restreinte mimique de la terre.

La porte s'ouvrit d'une salle où persistait l'odeur purificatrice de l'encens. Sept candélabres répandaient une lueur d'église, et en face d'eux un rideau rouge se creusait en immobiles plis. La main d'Adonais froissa l'étoffe qui glissa sur des tringles laissant voir, éclairé par une invisible lampe électrique, un paysage de cité : rues vivantes, grouillantes d'humanité.

Humanité ! grêles pantins mûs par on ne pouvait dire quel fil désordonné et cependant volontaire.

Des enfants jouent à faire dans la boue l'image de la cité. Des jeunes gens rompent des verres autour de poupées peintes. Les plus ridicules pantins étaient les plus graves : gens d'affaires, politiciens... L'amour se travestissait dérisoire en longues morosités, en abominables querelles. L'amour fournisseur des hôpitaux et des cimetières. L'amour ? meurtre, dol, suicide, assassinat. Tout au fond un gigantesque Satan, Janus à face d'homme et à face de femme, rit de toutes ses dents jaunes, tandis que ses doigts se crispent sur les innombrables fils agitant ces marionnettes aussi peu vivantes que des hommes.

« Ce guignol, prononce Adonais, me devient le plus sage des dérivatifs aux heures où l'inspiration me délaisse; ma chair crie alors vers les satisfactions mensongères auxquelles vous vous êtes bornés. Dès que m'assaillent ces tentations, je pousse cette porte, j'écarte cette draperie et je me repais jusques au dégoût de ces réjouissances dont la synthèse et la parodie suffisent à me rassasier ».

(*L'Eternelle Poupée*) JULES BOIS.

Pour découvrir les sources
les mines et les trésors
au moyen de la Baguette divinatoire

LES BAGUETTES MÉTALLIQUES

Au xviie siècle. — Ce fut Martine de Bertereau qui, semble-t-il, se servit, la première, en France, de Baguettes métalliques ; sa trousse opératoire, importée d'Italie, comprenait seize instruments, dont sept Verges ou Baguettes métalliques.

A chacune de ces Baguettes, elle avait donné un nom : la Lumineuse, l'Eblouissante, la Sautante, la Frappante, la Trépitante, la Tombante, la Relevante ; ces noms ne se rapportaient ni aux propriétaires de ces Baguettes, ni à leur nature : on les pourrait considérer comme des noms de guerre.

Chaque Baguette métallique était destinée à la recherche d'un métal déterminé. Avec la Lumineuse (Verga lucente), on devait trouver l'or; avec l'Eblouissante (Verga caudente) l'argent; avec la Sautante (Verga saliente), le cuivre; avec la Frappante (Verga battente), l'étain; avec la Trépitante (Verga trepidante), le plomb; avec la Tombante, le fer; avec la Relevante (Verga obvia), le mercure. Par suite de ses vertus, chacune des Baguettes métalliques était dominée par l'une des sept Planètes, à savoir le Soleil et la Lune, rangés parmi les Planètes, c'est-à-dire les Errantes, puis Vénus, Jupiter, Saturne, Mars et Mercure ; les deux planètes les plus éloignées du Soleil n'étaient pas connues à cette époque : Uranus ne fut découverte qu'en 1781 et Neptune en 1816.

Les écrivains qui se sont occupés de la Baguette au xviie et au xviiie siècle, ont ignoré la nature des Baguettes utilisées par Martine de Bertereau et son mari : j'ai pu récemment établir sur quels principes avaient été construites ces Baguettes.

Utilisations plus récentes de Baguettes métalliques. — Le comte Tristan, en 1822, et l'abbé Carrié, en 1861, se servirent de Baguettes métalliques. « Le 19 septembre 1822, écrit le comte Tristan, étant sur un sol excitateur, je pris un fil de fer ordinaire de treillageur ; il était bien recuit, et par conséquent oxydé ; il avait vingt à trente pouces de long. Je le pliais de manière à lui donner à peu près la forme d'une Baguette, sauf qu'il n'y avait pas de tige commune formant la tête de l'instrument. Je m'en servis de la même manière ; il monta fortement dès le premier passage et fit une demi-révolution. J'ai répété un assez grand nombre de fois cette expérience. Pour la faire commodément, il est bon que les deux poignées ne soient pas parfaitement droites, parce qu'alors elles roulent trop facilement dans les mains, et il est difficile de mettre cet instrument dans la position horizontale. » Ce fil de fer donna, paraît-il, les mêmes résultats que la Baguette ordinaire.



LA BAGUETTE DE COUDRIER

En 1861, l'abbé Carrié, curé de la petite commune de Barbaste, ramassa un jour, dans le jardin de son presbytère, un gros fil de fer rouillé, et traversant un champ en tenant ce fil en mains, il le vit tout à coup se mouvoir et décrire un demi-cercle ; il voulut rechercher la cause du phénomène et il creusa le sol : à environ quatre-vingts centimètres de profondeur, il trouva un bloc de minerai de plomb.

En Allemagne, les sourciers ont également usé de Baguettes métalliques, qu'ils considèrent comme plus sensibles que les Baguettes de bois. M. de Bülow-Bothkampf se sert d'un fil de fer de trois millimètres de diamètre, tenu horizontalement par les quatre doigts de chaque main repliés : ce fil forme boucle vers son extrémité et affecte ainsi la forme d'un *V* renversé Λ. D'autres praticiens allemands forment deux boucles à l'extrémité du fil constituant la tête de la Baguette et pour faciliter la prise en main de l'appareil, ils replient les deux extrémités que les mains, tenues horizontalement, devront serrer.

Le Watch-Spring. — Le sourcier anglais Child employait concurremment avec la Baguette de bois, un petit arc d'acier, qu'il nommait Indicateur de source, en anglais

Watch-Spring. Voici dans quelles circonstances il apprit à se servir, pour la recherche des sources, de cet Indicateur: c'était vers 1867 : Child s'était associé pour diverses affaires avec un jeune homme du nom de Parker, qui habitait le village de Groscombe, dans le Somersetshire; un jour, il nettoyait un vieux puits creusé sur les terrains du père de Parker, lorsque vint à passer un homme âgé venant de Shepton-Mallet; cet homme nommé Burgess, ayant tiré d'une boîte à pilules un ruban d'acier, en prit un bout de chaque main, entre le pouce et la phalangine de l'index, la courba en forme de boucle, et tenant cet arc devant lui, il se promena de long en large, de çà, de là ; la boucle en U se tordait plusieurs fois en forme de double boucle, presque en forme de 8, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; Burgess prétendit qu'il y avait de l'eau partout où la boucle se tordait ; des villageois étaient venus voir opérer le sourcier ; ils l'entouraient, marquant leur curiosité de savoir si la boucle se tordrait dans leurs mains ; tous essayèrent et Child aussi; ce ne fut qu'entre ses mains que le phénomène se produisit; de contentement, le vieux Burgess lui offrit l'Indicateur de source, et la boîte dans laquelle il le gardait. Avec ce ruban, Child découvrit de nombreuses sources, s'il faut en croire la renommée ; ce ne fut qu'assez longtemps après qu'il essaya la Baguette de bois et l'adopta en partie, tout en déclarant que le ruban métallique est le procédé le plus commode.

Autres Baguettes. — Tous ceux qui ont pratiqué les Baguettes les ont plus ou moins perfectionnées.

La plupart de ces perfectionnements constituent des « secrets », que j'ai pu aisément percer, mais je me garderai de les faire connaître, pour ne pas gêner de légitimes exploitations.

Ces perfectionnements ont permis de constater divers principes que les Baguettes de coudrier n'avaient pas permis de discerner ; très brièvement, j'exposerai ces principes.

Analyses qualificatives. — Grâce à certains perfectionnements ingénieux dans l'art de la Baguette, certains baguettisants en sont arrivés à pouvoir faire par la Baguette l'analyse des corps soumis à leur sagacité.

Cela n'a rien d'étonnant pour celui qui a vu un baguettisant annoncer ce que contient une boîte fermée et scellée.

L'expérience faite le 27 mai 1909 par M. L. Probst au château de Saint-Privat, dans le Gard, prouve ce que peut sa Baguette. On avait mis M. Probst au défi, non pas de trouver une pièce d'or dissimulée dans un endroit quelconque du château ou du parc, ce qui eût été aisé, mais de reconnaître entre quatre boîtes de même poids celle contenant de l'or, celle contenant de l'argent, celle contenant du plomb. Il accepta l'épreuve. Dans un premier paquet, on plaça une pièce d'or, dans un second une pièce d'or et une pièce d'argent, dans une troisième une pièce d'argent, dans un quatrième un disque de plomb ; pour que le poids des pièces ne serve pas d'indication, le poids des paquets fut égalisé au moyen d'une certaine quantité de sable, puis les quatre paquets, de même poids, furent scellés à la cire rouge pour écarter toute curiosité ; les quatre paquets scellés furent à leur tour enfermés dans quatre boîtes de carton absolument semblables et sans marques ; ces boîtes furent, elles-mêmes, scellées de deux cachets de cire rouge ; ces opérations furent faites hors de la présence de M. Probst. Lorsque les boîtes furent définitivement scellées, on les lui apporta ; il les examina avec ses Baguettes : il désigna celle qui devait contenir la pièce d'argent, celle qui devait contenir le disque de plomb. Les cachets restés intacts furent brisés alors ; les boîtes et les paquets furent ouverts : on constata que les désignations annoncées par M. Probst étaient exactes ; il ne s'était pas trompé ; à travers le sable, les sacs et les boîtes, ses Baguettes avaient distingué l'or, l'argent, le plomb, et cela parce que l'or, l'argent, le plomb dégageraient des radiations différentes que ses Baguettes peuvent différencier, reconnaître et identifier.

Mis en présence d'un échantillon minéralogique provenant du département de Maine-et-Loire, le même baguettisant put dire : « Je reconnais dans cet échantillon, à l'aide de mes Baguettes, des quartz, de la pyrite, c'est-à-dire du soufre et du fer, de l'arsenic, de l'or ; bien que l'or ne soit visible, ni à l'œil, ni au microscope, j'affirme son existence. » Ce minerai était en effet aurifère.

Analyses quantitatives. — M. Probst peut réussir aussi aisément une analyse quantitative qu'une analyse qualitative. Son procédé est simple : il a pour point de départ la méthode de pesées des influences radiantes, que j'exposerai dans quelques instants. Grâce à cette méthode de pesée, M. Probst en est arrivé à estimer, avec une surprenante précision, le poids de chacun des éléments, dont l'analyse qualitative lui a décélé la présence dans un minerai.

Quelques exemples, au hasard des souvenirs : un échantillon de blende, c'est-à-dire de sulfure de zinc, est soumis à son analyse quantitative, il y trouve 32 0/0 de soufre et 67 0/0 de zinc, proportion classique.

On lui présente un petit sac de minerai pulvérisé, en lui posant cette question : « Ce minerai hongrois contient-il du cuivre? » Il répond : « Non » et voulant vérifier son analyse qualitative, il fait l'analyse quantitative, toujours par ses Baguettes et il dit : « Ce minerai contient 36 0/0 de fer, 25 0/0 de soufre, 20 0/0 de quartz : je n'y rencontre aucune trace de cuivre ». L'analyse faite par un chimiste confirma que cet échantillon ne contenait pas de cuivre.

Prié de procéder à l'analyse d'un autre concentré, M. Probst en définissait ainsi la composition : « Cuivre 15,6 0/0, fer 20,9 0/0, soufre 39 0/0, quartz 24,3 0/0 » ; or, l'analyse faite par un laboratoire de chimie accusa dans ce minerai 15 0/0 de cuivre.

* * *

EXPÉRIENCES SUSCEPTIBLES DE PROUVER LES CAUSES DES MOUVEMENTS DE CERTAINES BAGUETTES.

Expériences décisives. — Les mouvements de la Baguette peuvent avoir pour causes, avons-nous dit, la

Voyance ou la Pensée, sources de mouvements involontaires ou inconscients susceptibles d'abaisser ou de relever la Baguette de l'opérateur ; les mouvements de la Baguette pourraient également être le résultat de mouvements involontaires et inconscients dus non plus à la Voyance ou à la Pensée, mais à l'action des corps métalliques, minéraux ou autres, sur la sensibilité de l'opérateur.

Si les mouvements de la Baguette sont dus à la Voyance ou à la Pensée, la Baguette doit être condamnée sans merci ; si ses mouvements sont dus à une influence minérale, la Baguette est digne d'attention.

Elle mériterait également notre intérêt si au lieu d'être mue par les mouvements involontaires et inconscients d'un sensitif, qui réagit sous des excitations minérales, elle était directement l'objet d'influences minérales, susceptibles de l'attirer ou de la repousser.

Efforçons-nous donc de combiner des expériences qui mettront les opérateurs dans l'impossibilité de deviner — par Voyance ou Pensée — la présence du corps cherché et sa nature.

Ne demandons pas aux baguettisants de nous désigner la situation d'une source, car il serait à craindre qu'ils ne se laissent influencer par l'aspect et la nature du terrain ou de la végétation, et leur Pensée pourrait agir sur la Baguette.

Ne leur demandons pas davantage de tracer sur le sol le passage d'un filon souterrain, car on pourrait craindre qu'ils ne lisent certaines indications dans la topographie des lieux et la géologie : leur Pensée pourrait encore agir sur la Baguette.

Si un jour on reconnaissait que la source ou le filon par eux indiqué existe réellement, on ne saurait attribuer à la Baguette une découverte que les déductions expérimentales suffiraient à expliquer, et leur Baguette ne serait pas justifiée.

L'abbé Carrié, bien qu'il fût voyant, ne songeait nullement à résoudre par la Voyance les trois expériences auxquelles il aimait se soumettre et que ses Baguettes métalliques lui permettaient de mener à bien.

Il disait :

1° Prenez deux flacons ; remplissez l'un d'eau potable et l'autre de pétrole : mon appareil réglé pour l'eau et le pétrole distinguera de suite l'un de l'autre ;

2° Prenez deux boîtes bien semblables l'une à l'autre : dans l'une mettez de l'argent, dans l'autre de la houille ; mon appareil réglé pour l'argent et la houille distinguera l'un et l'autre ;

3° Mettez dans une boîte depuis 5 francs en or jusqu'à 190 francs en or ; mon appareil indiquera la somme renfermée dans la boîte.

Cette dernière expérience paraît dépasser les limites des choses qui peuvent être perçues, du moins sans le secours de la Voyance. Que non ! La solution de cette expérience est une simplicité enfantine.

Les champs de radiation sont proportionnels aux masses ; un bon baguettisant doit savoir à quelle distance il perçoit le champ de radiation ovoïde d'un louis d'or, le champ de deux louis, de trois louis, de cinq louis ; la longueur du rayon lui indique le nombre de louis de 20 francs ou le nombre de pièces en or de 10 francs.

Cette expérience, souvent répétée, suffirait, à elle seule, pour démontrer que la cause des mouvements de la Baguette vient du corps radiant et de sa masse.

(*Journal du Magnétisme*) HENRI MAJER.

LE SABBAT D'AUJOURD'HUI et de jadis

La cour d'assises de Saint-Pierre de la Réunion a condamné à mort récemment huit sorciers coupables d'avoir assassiné trois colons français pour obéir au diable : cette répression n'a pas empêché que, peu de jours plus tard, d'autres sorciers vampires n'allassent, au cimetière de Sainte-Rose, déterrer le corps d'un jeune enfant dont ils avaient besoin pour l'accomplissement de leurs maléfices.

Les gazettes annonçaient, il y a une semaine à peine, que, en Espagne, par obéissance à l'ordonnance d'un sorcier, certain paysan avait égorgé un petit garçon de huit à dix ans, avait bu son sang et s'était appliqué sur le corps, en manière de cataplasme, les entrailles de sa victime. Et nous voilà en plein moyen âge... Car il faut bien constater que, malgré ce qu'on est convenu d'appeler *le progrès des lumières*, malgré les chemins de fer, le téléphone, les aéroplanes et l'instruction partout obligatoire, certaines croyances subsistent, aussi indéracinables que si elles étaient innées dans l'esprit de l'homme, ou — ainsi que le pensaient nos pères — que le diable en personne les inspirât.

Le diable ! C'était jadis la suffisante explication de ces faits de démence morbide : cela satisfaisait tout le monde, juges, victimes et accusés, et il faut reconnaître que c'était bien commode. J'ai, sous les yeux, un vieux livre qui traite de procès de sorcellerie : des faits semblables à ceux mentionnés plus haut y sont fréquemment rapportés ; en cela Satan n'a pas progressé et, chose singulière, les magistrats du temps de Louis XIV, — hommes instruits et manifestement lettrés, — n'hésitaient pas à admettre en ces sortes d'affaires l'intervention directe du *malin*. Ce qui étonnera davantage encore, c'est que les accusés, encore qu'ils risquassent la peine capitale, finissaient tous par convenir qu'ils avaient eu des rapports avec ce vilain personnage et que c'était à lui qu'ils devaient leur pouvoir sacrilège.

Voici un exemple, résumé des pièces de procédure encore existantes : le procès est de 1608 et fut jugé à Saint-Dié, en Lorraine. La prévenue était une femme Jehennon, veuve d'un paysan nommé Le Regnard. Aux premières questions des juges, elle répond qu'elle est *femme de bien* et qu'elle n'a jamais été sorcière. Toutes les remontrances étant demeurées sans effet, on lui montra l'échelle, les cordes et autres instruments destinés à torturer les accusés récalci-

trants ; on fit venir le bourreau qu'on mit en sa présence ; mais elle s'obstina à protester qu'elle s'était montrée « bonne chrétienne et innocente de sorcellerie ».

Sur quoi, ledit bourreau la saisit, lui affirma qu'il s'y connaissait bien, qu'elle était sorcière et *l'une des plus fines* et qu'elle ferait sagement de le confesser avant d'être torturée, parce que, aussi bien, elle sera forcée de le confesser après. La Jehennon continua de jurer sur son salut éternel qu'elle n'avait jamais eu de rapports avec Satan : on l'étendit sur l'échelle, on lui noua les cordes aux pieds et aux mains et on commença à *la tirer*. Son premier cri fut *qu'on la lâche* et qu'elle dira tout ce qu'elle sait.

Alors la malheureuse raconte que, dix-sept ou dix-huit ans auparavant, comme elle coupait du bois au lieu dit Chapan, elle vit venir à elle un homme habillé de rouge qui la plaignit d'être pauvre et lui promit, en phrases très aimables, que si elle voulait le prendre pour maître et renier Dieu, il la ferait riche et bien heureuse et lui donnerait le moyen de se venger de ses voisins qui riaient de sa misère et se montraient peu indulgents pour elle. Séduite par les belles paroles de l'inconnu, elle avait accepté d'être son esclave et renié Dieu. Aussitôt l'homme rouge la pinça au front, lui dit qu'il s'appelait *Persin* et lui donna de l'argent *plein son giron*... Mais, rentrée chez elle, elle s'était aperçue que cet argent « n'était que des feuilles de chêne ». Il lui avait aussi fait don de deux paquets de poudres différentes : l'une blanche et l'autre noire ; celle-ci était *pour faire mourir*, l'autre *pour guérir* ; et la Jehennon avait fait sur une de ses vaches et sur son porc l'expérience de la poudre noire : les deux bêtes étaient mortes au bout de quelques heures.

Ensuite elle révéla que *Persin* l'avait conduite au Sabbat : il la prit sur son cou et la porta ainsi à un endroit de la forêt où il y avait un grand feu, et *une grande préparation pour faire bonne chère*. Et voilà que les juges, avidement, l'interrogeaient : Qu'a-t-elle mangé à ce diabolique festin? — De la viande qui n'était pas salée. — Y avait-il de belles nappes et des tables proprement mises ! — Il n'y avait ni tables ni nappes, et les invités mangeaient par terre : chacun se servait à sa guise ; deux diables présidaient au repas : *Persin* était l'un d'eux ; la Jehennon ignorait le nom de l'autre. Après le repas on avait dansé, car au nombre des convives, fort nombreux, se trouvaient des ménétriers, joueurs de violon. Elle cite le nom de quelques unes des femmes qu'elle avait vues là, et c'étaient ceux de ses voisines, toutes de son village ; elle dit aussi qu'elle avait, ce soir-là, appris à *faire la grêle*, en agitant l'eau à l'aide d'une baguette, et c'est ainsi qu'elle avait occasionné l'ouragan de grêle dont tout le pays avait été dévasté.

Une fois lancée, elle ne s'arrête plus : bien des fois elle est retournée au Sabbat, le jeudi invariablement : elle y a été transportée par les airs, *aussi promptement qu'un vent d'oiseau*, et elle avoue tous les maléfices, empoisonnements, vengeances dont elle s'est rendue coupable.

La Jehennon fut brûlée vive, comme bien on pense ; et à lire les procès-verbaux de ses interrogatoires, on acquiert la conviction que cette malheureuse était innocente et que la crainte de la torture seule l'a incitée à se reconnaître coupable... Mais cette conviction cesse bientôt : voici un autre procès, daté de 1630, c'est celui d'un certain François Lhermitte ; sa sœur Georgette l'accuse d'avoir été au Sabbat, où elle fréquente également. Et Lhermitte, mis à la torture, raconte les mêmes choses que la Jehennon... Un troisième, en 1609, reconnaît aussi qu'il a cédé à l'invitation d'un inconnu, habillé de vert ou de noir, — il ne sait plus, - qui lui dit s'appeler *Persin* et qui lui donna des pièces d'or, lesquelles se changèrent dans sa poche *en fumier de cheval*. Un autre encore, jugé en 1611, détaille les scènes du Sabbat : on y a dansé *dos à dos* ; quand il y allait c'était sous la forme d'un gros rat. Rien qu'en Lorraine, de 1558 à 1661, plus de huit cents accusés de sorcellerie furent interrogés par les magistrats, et *tous* avouèrent des faits similaires : tous reconnurent avoir, par lâcheté ou par ambition, accepté pour maître le diable Persin où son confrère Napnel : de l'un ou de l'autre *tous* avaient reçu des poudres noires et blanches, pour tuer ou guérir à volonté ; *tous* avaient figuré au Sabbat et en rapportaient les scènes en termes semblables, et les détails variaient peu : l'un y avait vu *une poule noire*, un autre y allait porté *sur les cornes de Persin*, celui-ci y avait lié connaissance avec d'autres diables, dont il disait les noms : *Jolibois, Saute-Buisson* et *Verdelet* ; *tous* avaient été *pincés* comme la Jehennon, et *tous* portaient soit sur le crâne, soit entre les deux épaules, la trace de ce coup de griffe : un point noir, où le bourreau enfonçait une longue épingle sans que le patient parût éprouver la moindre douleur.

Il est manifeste que si l'appréhension des tortures eût été l'unique cause de ces déclarations, elles auraient varié à l'infini et chacun des malheureux accusés eût raconté, pour échapper aux brodequins et à la question, tout ce qui lui serait passé par la tête. Mais comment expliquer cet accord et cette similitude d'aveux, durant plus d'un siècle ?

Un brave curé de ce temps-là, frappé de ce fait extraordinaire, l'abbé Dominique Cordet, se mit, dans l'intérêt même de la religion, à étudier la sorcellerie ; il acquit la conviction que ce crime, *très réel*, ne méritait pas la peine du feu, et comme il se targuait de reconnaître, à la seule inspection de leur physionomie, ceux de ses paroissiens que *Persin* détournait de la bonne voie, il se contentait de les exorciser au premier soupçon de diablerie. Est-il besoin de dire que l'indulgence de ce brave homme déplut aux magistrats, et qu'il fut, comme tant d'autres, brûlé vif pour s'être mêlé de ce qui ne le regardait pas?

Je ne sais de quelles peines seront punis les vampires de la Réunion et l'atroce tueur d'enfants qu'a découvert la justice espagnole. La torture est, heureusement, abolie, et il ne faut pas la rétablir : sur ce point tout le monde est d'accord. C'est dommage pourtant qu'il n'existe plus de moyens sûrs d'arracher à un accusé de ce genre des révélations complètes. Peut-être que si l'on y parvenait on s'apercevrait que rien n'a changé, que la cause première de ces maléfices est toujours *un homme habillé de rouge ou de noir;* qu'il donne à ceux qui le servent des pièces d'or bien-

tôt changées en feuilles de chêne ou en crottin de cheval, et que, sans que nous nous en doutions, il y a quelque part, chaque jeudi, un Sabbat où l'on danse dos à dos et où l'on mange de la viande sans sel.

G. LENOTRE.

PIE X
et la Prophétie de Saint Malachie

Madame,

Pensant que l'*Echo du Merveilleux* relèverait dans son numéro du 1er septembre un article à sensation, publié par l'*Eclair* du 16 août et reproduit par un certain nombre de feuilles normandes, je m'étais abstenu de le signaler.

Mais, puisque l'*Echo* a gardé le silence à cet égard, je pense vous faire plaisir en vous adressant la nouvelle lancée par l'*Eclair*, et la rectification que j'adressai de suite au *Moniteur du Calvados*, qui l'inséra dans son numéro des 21 et 22 août.

1o Voici d'abord la première de ces deux pièces, celle de l'*Eclair* :

Il y a quelques jours, arrivait à Rome un religieux écossais qui jouit dans le monde catholique du Royaume-Uni d'une grande réputation de sainteté. Au *Collegio d'Irlandese*, où il était descendu, il raconta que, s'étant arrêté en route à Bobbio, où se trouve le tombeau de saint Columban, il avait eu une vision extraordinaire. Tandis qu'il priait, dans la crypte, pour le pape et pour l'Eglise, saint Columban lui apparut. Il lui expliqua le sens de la devise que l'évêque irlandais, saint Malachie, assigna à Pie X dans sa fameuse histoire prophétique des papes : *ignis ardens*, et il ajouta : « Pie X devra bientôt fuir de Rome devant la fureur des ennemis de l'Eglise. Il se réfugiera d'abord en Suisse et y résidera dans l'ancien château des princes-évêques de Bâle. Un peu plus tard, il ira dans le Royaume-Uni de Grande-Bretagne, qui reviendra en grande majorité au catholicisme. Il se fixera à Armagh, en Irlande, où il finira ses jours.

« Sous le pontificat de son successeur, dont la devise fixée par saint Malachie est *Religio depopulata*, la religion catholique subira une grande éclipse sur le continent. Enfin viendra, d'outre-mer, un pape désigné par la devise *Venit de limine*, qui rentrera triomphalement au Vatican, dont les grandes nations européennes, revenues au culte catholique, lui ouvriront les portes toutes grandes.

Il est à remarquer que, dans une page célèbre, Newmann a déjà prophétisé l'exode de la papauté vers l' « Ile des Saints » et le rétablissement du catholicisme sur le continent européen par un pape insulaire que désigne la devise V*enit de limine*.

2o Voici maintenant l'article de la feuille caennaise :

INFORMATION ERRONÉE. — RECTIFICATION.

17 août 1910.

Monsieur le Directeur,

*Veuillez donc couper une aile au vol d'une « INFORMATION », lancée par l'*Eclair* du mardi 16 août, et qu'il est bon de rectifier au moins partiellement.*

*Parlant d'un « religieux écossais, qui jouit dans tout le Royaume-Uni d'une grande réputation de sainteté », arrivé naguère à Rome, au Collège Irlandais, l'*Eclair* raconte que d'après une vision récente qu'il aurait eue, de sainte Columban, « le pape Pie X devra bientôt fuir de Rome devant la fureur des ennemis de l'Eglise », pour se réfugier d'abord en Suisse, puis en Irlande, où il mourra. Et c'est alors qu'on comprendrait pleinement sa devise : « Ignis ardens ».*

Ce récit et cette annonce sont-ils fondés? ou sont-ils suspects? C'est à voir; je l'ignore.

En tout cas, je vous signale une erreur certaine, dans la suite de cette information sensationnelle. On y désigne, en effet, la devise du successeur de « Religio depopulata », le premier successeur de Pie X, comme devant être « Venit de limine ». C'est absolument inexact, de même que la suivante, accolée jadis à la devise actuelle « Ignis ardens », avec la variante que voici : « A littore veniet ».

*Jamais aucune de ces deux phrases n'a figuré dans la fameuse « Prédiction des Papes » attribuée à saint Malachie, archevêque d'Armagh, où, d'après l'*Eclair*, Pie X finirait ses jours.*

Avant mes articles que vous avez bien voulu publier, il y a deux ans, et réunir en plaquette, sous le titre « Curieuse Prédiction des 20 derniers Papes », j'ai donné les neuf dernières devises malachiques, selon les plus anciennes éditions de la prophétie : Venise, 1595; Cologne, 1656, que je possédais; Moréri, à la Bibliothèque de la ville de Caen, etc.

Or, jamais, je le répète, les deux phrases susdites attribuées faussement au saint prélat d'Irlande, n'ont été mentionnées dans la nomenclature des célèbres devises papales, dont il serait l'auteur.

Agréez, je vous prie, mon respect,

L'abbé RADIGUET.

3o Les devises qui ont toujours figuré dans les nombreux ouvrages où a été reproduit la fameuse prédiction du saint archevêque d'Irlande n'ont jamais varié ni comporté d'addition, du moins à partir de *Lumen in cœlo*. — Les voici, à la suite de cette dernière :

Ignis ardens.
Religio depopulata.
Fides intrepida.

On peut voir les explications données à leur égard, ainsi que les devises suivantes, dans l'opuscule *Petit Traité sur la Fin du monde, Indices précurseurs des Derniers Temps*, pages 78 et 79 (0 fr. 80 franco) et dans la plaquette *Curieuse prédiction des 20 derniers Papes, notamment Pie X, Paul VI*, etc., etc. (0 fr. 50 franco), d'après une extension postérieure des devises finales de la célèbre prophétie des Papes.

Veuillez agréer, Madame, mes hommages respectueux.

L'ABBÉ RADIGUET,
curé d'Esquay-Notre-Dame,
par Evrecy (Calvados).

NOS ÉCHOS

LE MOIS D'AOUT EST-IL NÉFASTE?

Les croyants au mauvais sort devraient se méfier du mois d'août. On sait la double catastrophe qui vient de se produire. Des août précédents ne furent pas plus heureux. En 1905, ce mois enregistra le krach des sucres, le suicide de M. Cronier et un tremblement de terre en Calabre, avec plusieurs centaines de victimes.

Août 1906 mit à son compte le naufrage du *Sirio* au cap Palos, ci : 385 noyés ; un tremblement de terre à Valparaison, ci : 5.000 victimes ; l'explosion d'une bombe chez M. Stolypine, premier ministre russe, ci : 40 personnes tuées.

Accidents nombreux encore en août 1907 : on relève une explosion à bord du vaisseau la *Couronne*, faisant 4 morts et 6 blessés ; une collision d'automobiles de Bordeaux à Libourne, faisant 8 morts ; la chute d'un train dans la Loire, aux Ponts-de-Cé, et, enfin, un tamponnement à Coutras, faisant 8 morts et 20 blessés.

En août 1908, nouvelle explosion sur la *Couronne* : 6 morts et 22 blessés. En août 1909, collision de trains à Longjumeau : 13 morts et 22 blessés ; inondations au Mexique avec 1.400 morts.

Le mois d'août aurait-il assumé, dans la série des malheurs, le genre d'influence que l'on prête au chiffre 13 ?

La Sorcière du Mont-Venthoux
(Madame Henry)

J'ai déjà parlé plusieurs fois ici de cette voyante qui habite 1, boulevard de Clichy. Elle assure être la nièce d'un sorcier — d'un vrai sorcier de campagne — et celui-ci lui aurait légué, avec sa baguette magique et son fameux grimoire, une foule de *secrets* précieux.

Grâce à eux Mme Henry peut — du moins elle l'affirme — lier à jamais deux cœurs, assurer aux jeunes filles un bon mariage, et faire échoir l'héritage des oncles d'Amérique ! ! !

Comment opère-t-elle ? Cela est son secret, qu'elle garde jalousement, et si elle est prodigue d'histoires merveilleuses que vient encore dorer le soleil de la Provence, son berceau, elle garde un silence absolu sur les formules et pratiques kabbalistiques qu'elle emploie pour ses réussites.

Parfois elle va en neuvaine dans certains cimetières ; d'autres fois, elle jeûne, allume la nuit des flammes sacrées, et trace des cercles magiques...

Pourtant, tout cela ne sent pas le roussi, car Mme Henry croit en Dieu, et prie souvent.

A chaque visite, je la trouve émerveillée des résultats qu'elle vient d'obtenir.

— Oh ! me dit-elle, cette dernière fois, vous me voyez toute ravie. Je viens encore de réussir avec mon talisman de saint Jean l'Evangéliste, écoutez plutôt :

« Une employée de commerce, Mme Pl., qui demeure rue de l'Hermitage, vint me trouver il y a quelques semaines, le cou ankylosé par un ulcère affreux. Pleine de pitié, je promis à la malade de faire, à son intention, le talisman connu sous le nom de saint Jean l'Evangéliste. Il me prend neuf jours pour sa consécration, et je ne *dois* en faire que cinq, dans une année. De plus je ne peux le remettre qu'à une croyante, car la foi est indispensable à sa réussite.

Au bout du laps de temps indiqué, je remis à Mme Pl.. le talisman, en lui recommandant de le porter fidèlement.

Quelques jours plus tard, un matin, Mme Pl., en se réveillant, constatait qu'elle pouvait remuer la tête de gauche à droite et vice versa, sans douleur, sans aucune gêne. Elle se précipita vers un miroir, et vit qu'il n'y avait plus sur son cou qu'une sorte de farine qui disparut bientôt. Elle vient de me remercier, jugez de sa joie et de sa reconnaissance ».

Après avoir reçu mes félicitations, la vieille sorcière continue le récit de ses histoires merveilleuses; maintenant, il s'agit d'une jeune veuve à qui elle conseilla, au cours d'une voyance, d'aller passer l'hiver à Nice ; car là-bas, elle trouverait un époux cousu d'or (*sic*).

La jeune femme vient de revenir, ramenant le Mécène, et Mme Henry me montre orgueilleusement le riche fauteuil sur lequel elle est assise, don de sa cliente reconnaissante.

Espérons que le portrait que nous faisons de la sorcière du Mont-Venthoux sera aussi, pour nous tous, un heureux talisman !

Mme Louis Maurecy.

LE PHILOSOPHE WILLIAM JAMES

Le plus célèbre des philosophes américains depuis Emerson, le professeur William James, de l'université Harward, vient de mourir à Chocorus (New-Hampshire), à l'âge de soixante-huit-ans.

*Récemment M. Jules Bois dans la préface de son livre l'*Humanité divine *nous montrait quels excitants remarquables pour la volonté et aussi pour les plus hautes espérances renfermaient ses livres. Sa philosophie à la fois spiritualiste et dynamogénique s'appelait le* pragmatisme.

W. James avait commencé par enseigner l'anatomie et la physiologie comparées à l'université Harward, puis il y professa la psychologie et la philosophie avec éclat.

Il laisse de nombreux ouvrages : Principes de psychologie, *la* Volonté de croire *et autres essais, l'*Immortalité humaine, etc.

Il est surtout connu en Angleterre par son ouvrage sur les Variétés de l'expérience religieuse, *récemment traduit en français, et où il analyse d'une façon pénétrante les différentes formes de systèmes et d'expériences religieux.*

Mais son œuvre philosophique la plus importante a été Pragmatism, *paru en 1907, ouvrage dans lequel il soutient une philosophie très analogue à celle de M. Bergson en France.*

W. James appartenait à de nombreuses sociétés savantes étrangères et était membre correspondant de l'Institut de France.

Peu avant sa mort, il a laissé des messages réservés à plusieurs membres de la Société de recherches psychiques, leur promettant de les aider de l'au-delà, s'il le pouvait, à résoudre la question de savoir si les morts peuvent entrer en communication avec les vivants, en leur répétant les mêmes messages qu'il leur laisse sous pli.

COMMENT PEUT-ON GUÉRIR A DISTANCE?

« A cette question je répondrai qu'il suffit de se mettre en rapport par la pensée, autant que possible, à des heures déterminées à l'avance, et alors le travail curatif accomplit son œuvre. Il va sans dire que plus le désir du malade est grand et la volonté de l'opérateur forte, plus vite le résultat est obtenu; et lorsque je dis désir, c'est plutôt passivité ; s'efforcer d'être calme afin de ne pas repousser par des pensées contraires les effluves bienfaisants venus du dehors. Là seulement se trouve le secret de l'action à distance et c'est sans aucun doute la raison qui fait que les petits enfants en éprouvent très promptement les bienfaits ; chez ces derniers il est difficile de faire intervenir la théorie de la suggestion ; il y a certainement là le fait d'un travail spécial qui ne saurait échapper à personne. »

Ainsi s'exprime M. A. Bouvier, dans la *Paix Universelle* (15-31 août), et ce magnétiseur cite ensuite de nombreux exemples.

UN SONGE RÉVÉLATEUR

Un cas curieux de clairvoyance est rapporté par le *Mattino* de Naples (juin).

Lors du désastre de Messine furent ensevelis sous les ruines de leur maison l'écrivain Bener et les membres de sa famille. La sœur de M. Bener, échappée au désastre, put retrouver sous les décombres les cadavres des membres de sa famille, hormis celui de son frère.

Or, ces jours-ci, une jeune fille du voisinage est venue déclarer à Mlle Bener que son frère Edouard lui était apparu en songe et lui avait désigné l'endroit où son corps se trouvait encore sous les décombres, demandant à être enseveli avec les siens.

On fit des recherches à l'endroit indiqué, et, en effet, le cadavre du professeur Bener gisait là.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS ET RÉPONSES

Les articles publiés naguère sur le sang de saint Janvier me font poser ces questions : Veut on faire des observations méthodiques sur le cœur de Martin (de Gallardon) qui, paraît il, augmenterait de poids et de volume à l'anniversaire de sa mort, comme je l'ai rappelé dans cette revue en 1904? On pourrait trouver l'adresse de sa fille par la revue La Légitimité.

D'après un livre de l'avocat Carlo Signori, Les Miracles authentiques et permanents de l'Italie, *on conserve à Rome, en la basilique des Saints-Apôtres, une ampoule du sang de saint Jacques Le Majeur, demeuré liquide ; le sang de saint Laurent se liquéfie dans deux ampoules, dans la cathédrale de Tivoli et l'église de l'Assomption, à Amaseno, le 9 août de chaque année, et dans les solennités publiques, une masse liquide s'écoule des ossements de saint Nicolas de Bari ; du sang de sainte Thérèse reste liquide près de Florence, chez les Carmélites de San-Mateo in Aratri ; le sang de saint Pantaléon se liquéfie le 26 juillet, jour de sa fête, ou quand on touche l'ampoule avec une relique de la vraie Croix, à Revello, près d'Amalfi ; le sang de sainte Philomène, à Mugnano del Cardinale, se montre brillant ou sombre, selon que des joies ou des épreuves attendent le pélerin. A-t-on fait des vérifications scientifiques de ces faits miraculeux?*

Même question pour les épines qui auraient cru dans le cœur de sainte Thérèse, au monastère d'Albe, et pour l'état variable du cœur de sainte Jeanne-Françoise de Chantal, conservé par les Visitandines de Nevers, d'après le premier volume des Voix prophétiques *de l'abbé Curicque.*

TIMOTHÉE.

La religieuse dont parle l'article du 1er juillet serait-elle donc la même, comme semblerait le dire l'auteur? N'avait-elle donc pas été guérie comme on l'avait dit? *Ou Satan l'a-t-il reconquise? Ou bien serait-ce une autre sœur de la même communauté?...*

*L'*Echo *serait bien aimable de nous renseigner là-dessus dans un prochain numéro. S'il le fait au chapitre « Correspondance », le faire, s'il vous plaît, sous la simple rubrique* : Tilly-sur-Seulles.

*Si la sœur dont parle l'*Echo *est la même que jadis, elle serait donc encore possédée actuellement?*

Comtesse DE VAUSSAN.

Le Gérant : Mme GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.